

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 781.—SAMEDI, 22 AVRIL 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN TRAIN DU PACIFIQUE CANADIEN A TRAVERS LES MONTAGNES ROCHEUSES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 AVRIL 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—L'École Littéraire, par de Marchi.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Petite poste.—Le chemin de fer du Pacifique.—Poésie : Holocauste, par Albert Ferland.—Nouvelle : La Reine des Ellènes, par Alice G.—Chronique scientifique, par P. Colonnier.—La géante américaine.—La douleur, par Emma Bernier.—Poésie : Le semeur, par Louis Veullot.—Souvenirs de Rome, par Léon Descarries.—Le retour du labour, par de Thermes.—M. Fallières (avec portrait).—Poésie : L'ange de la charité, par Louis Aigouin.—Musiciens sauvages.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie.—Le home.—La mode.—Propos du docteur.—Théâtre.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Nouvelle : Lâche, par Mme de Bouard.—Feuilleton : L'orpheline, par Mme de Bouard.

GRAVURES.—Un train du chemin de fer du Pacifique Canadien à travers les Montagnes Rocheuses.—Portrait de Miss Leah May, la géante américaine.—usiciens sauvages du village de Caughnawaga.—Scène acadienne : Le retour du labour (double page).—Mode.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La séance du vendredi 7 avril, au château Ramsay, accuse un progrès sur les séances précédentes, que le président, M. Larose, a prouvé d'abord par son éloquente allocution qui relate l'incorporation de l'École Littéraire et par un travail personnel qui se divise en deux études philosophiques, dont l'une intitulée : *Parmi les tombeaux*, qui expose en termes saisissants les fragilités humaines, et dont l'autre démontre l'infériorité de l'homme si orgueilleux, mis en parallèle avec cette figure magistrale du Christ qui contient toutes les perfections, toutes les abnégations, toutes les générosités et la charité dans toute sa grandeur, qui est l'image, en un mot, de la vérité, de la justice et de la beauté morale.

Voici quelques extraits du travail de M. Larose qui caractérisent, mieux que tous les discours, la pensée généreuse, pleine de modestie de ce philosophe profondément croyant qui semble par sa sincérité nous dévoiler ses pensées intimes, ses aspirations et la mise en pratique d'une existence droite, qui tend continuellement à se rapprocher de l'exemple que le Christ lui a inspiré.

## PARMI LES TOMBEAUX

Qu'est-ce que l'homme ? Un peu de cendre agitée par la vie, immobilisée par la mort.

Qu'est-ce que la vie ?—Une mort lente. Chaque jour dont elle se compose nous incline fatalement vers la tombe.

Qu'est-ce que la mort ?—Le triste retour de l'homme à la terre d'où il a été tiré.

Oh ! qu'elle est terrible et vraie, cette parole de l'Écriture : " Tu n'es que poussière, et en poussière tu retourneras ! "

Que le monde semble petit et misérable quand on l'examine à la lumière, cette épouvantable vérité ! Une fosse, un cercueil fait de quatre planches, qu'il a fallu rogner pour les ajuster à leur taille, voilà pourtant l'exacte mesure des grandeurs humaines.

Rien de ce que nous avons ne vient de nous, et tout s'en retourne malgré nous. Vous croyiez posséder la terre ; la mort frappe, c'est la terre qui vous possède.

Ah ! pourquoi faut-il que notre ignorance, qui autorise pendant la vie tant de distinctions, tant de majestés ici et là, à propos de tout et de rien, aille ensuite au cimetière pour se remettre de ses erreurs ! Pourquoi faut-il que là, parmi les tombeaux, les fleurs fanées, les feuilles mortes et le silence à peine remué par le chant discret de l'oiseau solitaire ; que là, dans la cité des morts, elle se voie pour la première fois à l'école de la liberté, de l'égalité et de la fraternité si mal connues des vivants, que, pour cesser de s'opprimer, de se dépasser et de se faire la guerre, ils attendent que la mort les ait paralysés, nivelés et réconciliés dans une paix forcément éternelle !...

## LE ROI DES ROIS

La terre entière n'est qu'un atome dans la création. Ce qui nous le prouve le mieux, c'est que des planètes bien plus grosses qu'elle ont l'air de ne pas excéder en volume le petit diamant qui brille sur le devant de chemise d'un dandy.

Combien faut-il donc que nous soyons petits, pour croire que la terre est immense, ou, ce qui est plus ridicule, que nous sommes immenses sur la terre ! Tout de même, quels efforts chez les plus petits d'entre nous, pour ressembler aux plus grands ! Quel tourment chez les grands pour empêcher les petits de se grandir !

Bien que dix-neuf siècles aient entendu chanter sur toutes les gammes la ressemblance de l'homme avec Dieu, quelle différence entre l'un et l'autre ! L'homme, qui n'est rien, s'ingénie à penser qu'il est tout ; le Roi des rois, qui est tout, prend plaisir à descendre au-dessous du dernier sujet et à n'être absolument rien. L'homme s'enorgueillit d'être né d'une reine : Jésus, lui, est fier de se donner pour mère la plus humble des filles du peuple. L'homme se targue d'avoir vu le jour sous des lambris dorés, d'avoir eu pour témoins de son baptême à grands frais préparé, tout ce que le mirage d'une grande fortune peut attirer de courtisans ; Jésus refuse jusqu'à l'honneur de naître dans une maison ; à la soie et à l'or, il préfère la paille d'une étable abandonnée. La présence officieuse des grands semble moins lui plaire que celle du bœuf et de l'âne réfugiés là, contre la bise, contre les froids d'hiver, et, pour se réchauffer, il se contente de demander à ces paisibles animaux l'aumône de leur haleine.

A notre nature, il répugne de s'humilier sous la domination d'autrui ; à Jésus, il sera doux de vivre trente ans sous la tutelle d'un modeste charpentier. Nous fuyons le profane vulgaire, et il le recherche ; il trouvera ses délices dans la compagnie de tout ce qu'il y a d'ignorants, de pauvres et d'infirmes. Quelques pêcheurs seront ses disciples ; les petits enfants du peuple ses meilleurs amis...

Le pardon ! comme il est facile, comme il est spontané de la part de cette sublime nature ! Jésus pardonne à ses accusateurs, il pardonne à ses bourreaux, il pardonne à tout le monde ; il enseigne même de présenter la joue gauche à qui vous aura frappé sur la droite. Il aura pu changer l'eau en vin, marcher sur les flots de la mer, ressusciter les morts ; il se ressuscitera lui-même, et il n'aura pas trouvé de forces à opposer à une petite bande de voyous. Il aura prononcé le fameux sermon sur la montagne, et au prétoire, il n'aura rien eu à dire pour sa défense.

C'est bien lui ! Ce qu'il aime, c'est de tout souffrir et de tout pardonner.

Jésus ! à l'âge encore si tendre de douze ans, il se sera montré plus savant et plus sage que tous les docteurs de la loi. Plus tard, à lui seul, il exécutera le nettoyage du temple, chassant à coups de fouet ceux qui auront fait du Temple un lieu de trafic.

Qui de mieux que tout cela pour arriver à mourir de mort violente !...

Le travail important, résultant d'une étude sérieuse présentée par M. Jean Charbonneau, traite du symbolisme. En voici les points principaux.

Il donne d'abord la définition du symbolisme. Il n'étudie que les quatre divisions les plus importantes : l'école dite symboliste, l'école romane, l'école évolutionniste instrumentiste et l'école magnificiste.

Des parnassiens les plus célèbres, Banville, Gautier et Baudelaire ont contribué à la formation du symbolisme en France.

En recherchant l'origine du symbolisme, il critique le livre de Charles Morice, *La littérature de tout à l'heure*. Il prouve que nous ne marchons pas vers le mysticisme, dont Chs. Morice fait la base de l'histoire littéraire. Il fait le portrait de Banville, de Baudelaire et de Gautier, et démontre comment ils ont inspiré les symbolistes.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Charbonneau démontre que les symbolistes ont manifesté quelque tempérament lyrique, dans les vers de leur première manière. Dans la seconde, ils tombent dans le *gongorisme* ou plutôt dans l'*écotérisme littéraire*.

Enfin, il démontre comment les symbolistes ont aidé à l'introduction en France d'une sorte de cosmopolisme, dangereux pour la langue, etc.

Ces pages ont été fort applaudies.

Comme ensemble, M. Charbonneau a cherché les origines dans la première partie ; dans la seconde, il démontre que le symbolisme a manqué son but et qu'il s'est fourvoyé.



M. JEAN CHARBONNEAU

Ce travail est très fouillé, dénote un esprit eclectique très favorablement doué pour les études de linguistique et d'analyse littéraire, avec la qualité d'être inaccessible aux influences ou au parti pris, que rendent la critique infructueuse au point de vue didactique.

L'esprit qui domine dans ce travail est la recherche de la vérité afin de tracer une voie à ceux qui pourraient subir par leur tempérament, certains écarts de la décadence littéraire qui s'éloigne d'un tracé sérieux, inhérent aux constitutions robustes, pour tomber dans les idées malsaines.

M. Charbonneau veut maintenir dans la littérature un enseignement puissant, fortifiant, et engage tous ses confrères à prendre la voie qu'il s'efforce de suivre pour maintenir l'esprit et la forme de cette belle langue française, à l'étude de laquelle il consacre tous ses instants perdus.

Que nos félicitations les plus chaleureuses parviennent jusqu'à lui, avec l'expression de notre cordialité la plus franche.

M. E.-Z. Massicotte nous a donné un extrait de sa *Flore canadienne* : les *Lilas* ont un parfum de printemps qui ravit.

M. Louis Fréchette, président d'honneur de cette jeune société, a lu deux de ses contes, qu'il sait si bien tourner et si bien dire. *Le violon de Santa Claus*, (je préfère le bon saint Nicolas, si aimé de nos enfants, à ce nom grotesque rendu plus grotesque encore par la caricature à laquelle se sont livrés les dissi-

dents), et une *Histoire de chantier* ont tour à tour faire rire d'un franc rire, ou pleurer de douces larmes. Il suffit de citer l'écrivain Canadien. Par sa présence, il donne un précieux encouragement à l'École Littéraire qui, d'ailleurs, lui en est très reconnaissante.

*La débâcle, la Canadienne, Holocauste*, de M. Ferland, dénotent une profonde connaissance de la versification.

*La Ballade au renouveau, Raillerie douce, Isolement*, de M. H. Desjardins, marquent beaucoup de goût et une imagination bien douée.

*Prière vespérale, Petit vitrail de chapelle, Amour immaculé, la Passante*, de M. Nelligan nous ont fait bien plaisir, les deux premières pièces conservent intact le genre qu'il a personnifié avec originalité.

Tous travaillent, cherchent à mériter leur rang dans cette jeune école qui a toutes nos sympathies, et sera secondée par tous ceux qui appartiennent à la littérature ou se laissent séduire par son charme et sa pensée à la fois noble et patriotique.

## A BATONS ROMPUS

A cette saison de l'année, où les oiseaux sont toujours heureux de voir revenir le printemps pour se bâtir un nid dans la verte feuillée, afin d'y abriter leurs légitimes et chastes amours, beaucoup de gens, moins heureux qu'eux, déménagent pour aller emménager ailleurs. Chez beaucoup, c'est un déménagement forcé, chez d'autres c'est une manie. Hélas ! que je les plains, ces pauvres diables, qui ne peuvent avoir la stabilité du foyer et qui déménagent, qui pour l'aboiement du chien, le miaulement du matou, le bavardage du perroquet d'un voisin, qui pour les criaileries infernales des enfants, ces petits anges roses aux quels Dieu a coupé les ailes pour changer cette vallée de larmes en paradis terrestre.

—Oui, madame, disait dernièrement une Canadienne, en déménageant sa smalah composée de douze enfants, je déménage à cause des enfants du voisin... des insécrables !

—C'est comme moi, répondit une vieille fille, assise sur son piano, un Azor sur les jambes, c'est à cause de mon voisin, un vieux solibataire édenté qui jouait toute la journée du trombone à coulisse. Un monstre, madame, un monstre !

—Eh ! bien, moi, mesdames, je déménage, ajouta un jeune déplumé, parce que, dans le flat où j'étais, il y avait une guitare, une machine à coudre et un vélocipède qui marchaient tout le temps.

—Allons ! allons ! les *déménageux* pour rien, s'écria un charretier qui les entendait, si vous voulez être tranquilles et ne plus déménager, allez donc prendre un logement à côté de ma défunte belle-mère... à Notre-Dame des Neiges...

\* \* \*

Ces déménagements m'engagent à parler d'hygiène et de *grand ménage*. En effet, c'est surtout à cette époque de l'année que le grand ménage ou nettoyage intérieur des maisons doit se faire. Cela s'explique, car presque toutes hermétiquement fermées et surchauffées depuis six mois, il y a dans chaque maison une accumulation de microbes et de germes de maladies qui n'attendent que les premiers rayons de soleil pour éclore. Les rideaux, les tapis, les *catalognes*, les tentures, les couvertures, tout cela ce sont autant de foyers d'infection. C'est tellement vrai, qu'un simple cordon de sonnette, qui était pendu dans une chambre depuis plusieurs années, cordon qui avait servi à un phtisique, avait transmis la terrible maladie à d'autres personnes.

Voilà pourquoi, surtout au printemps, soit qu'on reste dans son logement, soit qu'on en prenne un nouveau, et surtout alors, on doit : 1o. Brûler du soufre dans tous les appartements ; 2o. Laver les planchers à l'eau carbolisée ; 3o. Blanchir les murs à la chaux, etc., etc.

Après ce grand nettoyage, passons à l'hygiène de chaque jour.

Telle qu'on la pratique, je la trouve mauvaise. Ainsi, comme début, j'entends dire qu'on doit chaque matin ouvrir les fenêtres pour aérer les appartements, tant il est vrai que l'air frais est aussi indispensable à l'homme que l'eau aux poissons. Cela est fort bien, malheureusement, c'est commencer par la queue.

En effet, la chambre occupée par l'homme le plus sain du monde est pleine de miasmes, de microbes, surtout au réveil, et, comme tous ces animacules ont peur du froid, ils se cachent dans les couvertures du lit ou le lainage de la chambre dès qu'ils sentent le froid. Chacun sait que la culture des microbes, dans les laboratoires, s'obtient par la chaleur, et beaucoup d'entre nous, par expérience, savent que les punaises, et autres hôtes *ejusdem farinae*, ne nous chatouillent de leurs caresses qu'à la chaleur du lit. Ceci prouve que les microbes ont horreur du froid.

Donc, pour les détruire, voici ce que je fais—et Dieu sait s'il y en a dans la chambre d'un vieux garçon. Je prends le journal le plus blagueur de la ville—je n'ose pas dire menteur—je le roule en torche, j'y mets le feu, et ainsi allumé, je fais la procession autour de ma chambre... Qu'arrive-t-il ? Tous les microbes se jettent sur la flamme comme les papillons, les *mannes* autour de la lumière ; ils se brûlent les ailes, l'hécatombe a eu lieu, et alors, pour rafraîchir ma chambre qui sent le *roussi*, j'ouvre grandes mes croisées...

Voilà de l'hygiène efficace. A ceux qui douteraient du procédé, je leur dirai de se munir d'un microscope et de regarder la poussière qui voltige dans un rayon de soleil tamisé par une persienne, dans une chambre noire. Qu'y verront-ils ? Des microbes. Donc, détruisons le microbe par le feu, mais non de la manière suivante :

Un jour, pendant mon absence, le feu prit dans ma chambre. Ma propriétaire m'accusa d'être l'auteur de l'incendie.

—Comment ça ? lui demandai-je.

—Oui, me dit-elle, avec votre *maudite invention*, bébé a voulu faire comme vous, et il a mis le feu au rideau.

—Moi *voulu voir brûler les bêtes*, dit l'enfant en pleurant.

Je consolai l'enfant en riant avec lui, et je fus traité de *sans cœur*... à cause d'une paire de rideaux.

\* \* \*

En passant, passons maintenant à l'hygiène du corps. A cette époque aussi où les érabes coulent leur liqueur d'or, les humeurs du corps humain, autrement dit la sève, révolutionnent aussi notre corps. Ainsi, les personnes âgées seront sujettes au catarrhe ; d'autres moins âgées auront des rhumatismes ; celles-ci de la pléthore ; celles-là des maux de tête ; d'autres, enfin, une efflorescence de boutons sur la figure, surtout sur le nez, ce qui fait ressembler cet appendice, chez les femmes, à un rosier qui fleurit ; chez les hommes, à une lumière électrique rouge.

Cela s'explique, car la peau n'ayant pas respiré durant six long mois, et le corps s'étant nourri de choses grasses fortement épicées, il faut que tout cela sorte. La nature, par les primeurs, ce luxe des riches, et par la verdure, l'herbe, dont les vaches sont les premières favorisées, nous offre bien ce correctif. Mais comme tous ces moyens ne sont pas à la portée de tout le monde, il nous reste la... purgation. Laquelle ?... Il y a tant de pilules qui pullulent !... Ce sera l'aloès... l'aloès, base de toutes les pilules purgatives brevetées et à breveter. L'aloès, qui a fait dire à Raspail, ce précurseur de Pasteur :

Voulez-vous vivre comme Noé,  
Prenez souvent de l'aloé !

Vous en achetez pour cinq sous chez votre pharmacien, et le soir, au souper, vous en avalez gros comme un pois. Non un poids d'une livre, mais un pois vert. Ainsi, avec cinq sous, vous avez de quoi purger toute votre famille pendant au moins un an, y compris votre belle-mère, fort heureuse, la chère femme, de pouvoir se débarrasser de la bile que vous lui aurez fait faire.

Toutefois, et comme il faut toujours joindre l'utile à l'agréable, vous pourrez aussi, par suggestion, vous

réveiller à l'heure que vous voudrez, car l'aloès agissant généralement douze heures après, vous n'aurez qu'à le prendre douze heures avant votre réveil, car autrement vous pourriez vous trouver dans la mal...é-lasse.

Voilà pourquoi, j'ai pris une patente que j'appelle : *Pilules réveil matin*. Essayez, et je suis sûr que vous me bénirez.

\* \* \*

Trois lettres peu encourageantes viennent de nous arriver du Yukon. Ce sont celles du juge Dugas, du Dr Lachapelle et celle de M. S.-S. Remington, ce dernier parti avec le détachement militaire, à quel titre ?... et qui a échoué dans un puits de soixante-quinze pieds de profondeur. Tout le monde affirme qu'il y a de l'or, mais personne n'en a.


Cela me fait l'effet de la banque de Montréal, qui en contient beaucoup, mais lequel appartient seulement à quelques privilégiés.

\* \* \*

Devinette. Quelle différence y a-t-il entre les cosmopolites, le distingué abbé Mignan, l'académique de Labriolle, l'artistique troupe française de l'Opéra et le phénoménal Cyr ?...

???

C'est que les cosmopolites ont soulevé les applaudissements d'admiration de la classe intelligente : tandis que Cyr a soulevé trois cents livres... *sterling* de la poche des badauds...



## PETITE POSTE

*Une lectrice*.—Nous remercions vivement notre aimable collaboratrice, qui nous a donné des renseignements extrêmement intéressants sur Benedetto, frère du grand peintre Fra Angelico, de Fiesole. Nous nous sommes empressé de communiquer ces détails historiques à l'éditeur, M. O. Schepens, de Bruxelles, le priant de les faire parvenir à l'auteur si sympathique de *Contes inquiets*, M. Pol Demade. Nous regrettons vivement que notre érudite lectrice ait jugé devoir garder l'anonymat.

*Alonzo*.—Nous vous remercions vivement de votre communication. Cependant, nous tenons à vous rappeler que tout article doit nous donner (à nous) le nom réel de celui qui l'écrit ; ensuite, que nous avons résolu de ne plus entamer de polémique avec qui que ce soit, nous bornant à défendre du mieux que nous le pouvons les bons principes, sans nous soucier des clameurs que nous pouvons soulever ; enfin, que le journal dont vous parlez est entièrement dévoué à l'Église, et qu'il faut lui pardonner certaines attaques, parce qu'il est de bonne foi, je l'espère, et ne veut que le bien de tous. Son directeur est un homme de grande valeur, très convaincu et, me dit-on, de commerce agréable en société. Chacun a ses défauts, hélas ! nous le savons par nous-même.

## LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

(Voir gravure)

Nos lecteurs ont vu déjà, dans certaines gares, mais surtout à bord des navires transatlantiques, de fort jolies gravures que font exécuter nos grandes Compagnies de chemins de fer. Ces Compagnies publient aussi des livrets d'un réel travail artistique, donnant quelques-uns des plus beaux points de vue, sites ou paysages, du Canada.

Les Montagnes Rocheuses sont admirables, soit dans leurs effets de lumière, soit dans l'éclat multicolore de ces rochers qui se nuancent de toutes les teintes les plus délicates de l'arc-en-ciel. Notre gravure fait voir comment ces blocs superbes, immuables, jettent dans l'admiration tous les voyageurs qui sont emportés là-has au mouvement trop rapide du *cheval de feu*.

## HOLOCAUSTE (\*)

LU A LA TROISIÈME SÉANCE DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

*Puisque vous ne sauriez vous lasser, ô mes yeux,  
D'admirer la splendeur de sa beauté charnelle,  
Subissez à jamais son charme impérieux  
Et soyez obsédés des feux de sa prunelle.*

*Puisqu'il m'est douloureux d'oser en mon amour  
Vous sevrer du nectar de sa bouche incarnate,  
Mes lèvres, brûlez donc de boire chaque jour  
Son baiser qui parfume ainsi qu'un aromate.*

*Puisque en moi s'est accru le désir obsesseur  
D'étreindre follement ses mains d'impératrice,  
O mes mains, recherchez leur contact enchanteur  
Jusqu'à ce que le temps pour toujours les flétrisse.*



## LA REINE DES ELLÈNES

Les Ellènes—fées gracieuses et bienfaitantes—venues des arcs-en-ciel sur la terre, avaient choisi pour demeure un joli lac où aucune fée n'avait encore habité, tout au pied d'une cascade argentée dont le clapotis des eaux était à l'oreille un chant perpétuel de bonheur.

Sur un des côtés du lac paisible, le gazon resplendissant de fleurettes multicolores, venait se confondre avec le sable fin et blond de la grève. Sur la rive opposée, une caverne mystérieuse et profonde, livrant passage aux eaux de la rive voisine, était habitée par un monstre marin, énorme, horrible. Il était venu là sans doute pour échapper à quelque ennemi de la mer, et, parvenu à l'issue du souterrain, il s'était arrêté, ne pouvant ou ne voulant plus retourner en arrière. Il vivait dans cette partie du lac charmant et, malgré ce redoutable voisinage, le site était si joli, que les mignonnes petites fées décidèrent de s'y construire une ville, comptant bien sur l'indolence du monstre pour ne pas déranger ou détruire leur gigantesque travail.

Avec quel art merveilleux elles entrelacèrent les pétales veloutés des violettes et des roses, disposèrent des calices de mousses vertes sur le seuil des fenêtres taillées dans la fleur immaculée du lis ! Avec les fils les plus ténus et les plus brillants des toiles d'araignées, les unes suspendirent leurs fragiles habitations aux vrilles gracieuses du liseron, que soutient un vieux tronc noueux, et la brise, en passant, les balance doucement ; sur les larges feuilles glauques du nénuphar—le superbe lis des eaux—d'autres ont placé les leurs, et la vague, en se jouant, les berce mollement.

Il faut maintenant une reine à ce nouveau royaume. De droit, la couronne appartenait à la plus belle. Mais Aurore, Odette et Modeste sont si belles, si belles dans leurs longues robes de neige, avec leurs cheveux flottants les enveloppant comme d'un voile d'or, que les grands arbres de la forêt voisine abaissent leurs feuilles et les fleurettes jolies inclinent leurs corolles diaprées, sur leur passage, en signe d'admiration.

Grand est l'embarras des Ellènes qui, après mûres délibérations, décident qu'elle appartiendra à celle des trois qui les aura dotées de l'œuvre la plus utile.

\* \* \*

Aurore, dit aux gentilles fées, ses sœurs :

—Quand je quittai, sylphe légère, ma brillante demeure aérienne pour descendre sur la terre, je me trouvai bien petite et bien seule dans ce vaste nouveau monde. J'errai un peu, ne sachant où porter mes pas, lorsque je rencontrai une vieille fée au dos courbé, à la figure parcheminée qui, touchée de mon délaissement, m'offrit de demeurer avec elle. Elle me dit qu'elle était très vieille ; qu'il lui restait peu de

temps à passer sur la terre ; qu'elle était une de ces fées terrestres qui, pendant cent et une années, vécurent avec l'enchanteur Merlin ; qu'elle m'enseignerait d'étonnantes et merveilleuses choses si je voulais ne pas l'abandonner avant le moment de sa mort. Je promis et, songeant à mes jours de malheurs, je lui demandai un moyen d'adoucir pour mes sœurs, les Ellènes, le séjour de la terre afin qu'elles ne regrettassent point, comme moi, leur état primitif. Hochant sa pauvre tête branlante, elle me confia un secret magique pour construire un palais si beau, si beau, qu'en le voyant chacune de nous croirait revoir son ancienne patrie.

Elle dit.

\* \* \*

Aurore choisit un joli endroit à l'ombre d'une touffe de fougères, dont le feuillage élégamment découpé se mirait coquettement dans l'eau et commença son œuvre féerique.

Elle s'avança à la surface liquide en agitant lentement ses bras et ondulant un chant d'une douceur et d'un rythme étrange. Une vague irisée sembla se détacher du lac et la suivit, charmée par son chant mystérieux ; elle recula lentement, lentement, jusqu'à ce que le flot bleu, toujours attiré par elle, vint se placer droit sur la grève, au-dessous des feuilles gracieuses qui formaient un dôme verdoyant.

Agitant de nouveau ses bras d'un mouvement lent et régulier, à chaque reprise du même refrain monotone, de nouvelles vagues azurées, pourprées, argentées, se levaient autour d'elle et la suivaient sur la grève, se tordant, se façonnant en un palais de verre.

Soudain, une vague immense, moutonneuse, s'avança de la partie la plus reculée du lac, laissant après elle sa surface polie comme un miroir et l'écume en une fine dentelle vint border les portes et les fenêtres.

Toutes les nuances délicates de l'étincelante écharpe d'Iris brillaient dans cette splendide habitation.

Encore un charme, dans un instant l'eau sera cristallisée ; Aurore, fière à juste titre, aura terminé son œuvre.

La brise se fait plus forte pourtant, un tourbillon s'avance, inattendu, balayant le sable fin et blond de la grève. Aurore s'écrie terrifiée :

—Un seul grain de sable détruira mon merveilleux palais et je ne puis tenter ce charme une seconde fois. Le tourbillon venait toujours.

—Ne crains rien, lui dit une voix douce.

Et une sylphe légère, soigneusement voilée, déployant ses ailes d'ange, écarta soigneusement chaque grain de sable que la brise emportait.

Chacun proclama à l'envi, féerique et utile entre tout, le travail exquis, image de leur patrie aérienne, de la gentille Aurore.

\* \* \*

Odette demanda un an et un jour pour mener à bien sa difficile entreprise.

Son premier soin fut de graver chaque arc-en-ciel, et d'en rapporter dans sa chevelure, qu'elle avait entrelacée en une corbeille d'or, des diamants, des rubis, des saphirs, des améthystes, des émeraudes, trésors inaccessibles de leurs mines glorieuses ; puis, assise sur la rive elle trouvait ces pierres brillantes et les enchaînait en un fil d'or. La tâche était longue et ardue pour une pauvre petite fée comme Odette, aussi un jour pleurait-elle amèrement, disant :

—Je ne pourrai jamais finir à temps !

—Ne crains rien, entendit-elle tout près, je t'aiderai.

Et une mignonne fée, strictement voilée, s'assit près d'elle et pendant bien des jours, elle vint ainsi, trouvant et enfilant mille et une des perles merveilleuses.

Odette fixa ses longues trainées de diamants de chaque côté d'une frêle nacelle, faite d'une coquille nacrée, et elle en orna la voile prise dans l'azur du ciel.

Puis elle remonta vers le ciel pour cueillir ces fleurs charmantes qui fleurissent si splendidement là-haut, et les apportait, comme elle avait apporté les perles, dans la corbeille joliment de ses cheveux tressés. Abon-

dante était sa moisson parfumée. La rose majestueuse, le lis gracieux, l'humble violette, l'œillet orgueilleux, la renoncule brillante, la blanche achillée, l'asclépiade purpurine, le pimpant dahlia, la tulipe diaprée, la mignonne pâquerette, le réséda odorant, l'élégant chrysanthème, alternant avec les feuillages les plus riches en teintes délicates se tressèrent, sous ses doigts habiles, en cent guirlandes, qu'elle entremêla aux diamants, aux rubis, aux saphirs, aux améthystes et aux émeraudes.

Des ailes brillantes de la mystérieuse sylphide, sa charitable compagne des jours laborieuses, elle fit une harpe éolienne qu'elle plaça à l'avant de la nacelle.

Œuvre exquise : pierres et fleurs lumineuses de l'arc-en-ciel façonnées par des mains de fées !

\* \* \*

La brave petite Odette prit place dans la frêle coquille de nacre et courageusement, dirigea son embarcation, vers la partie du lac envahie par le monstre marin.

La brise en passant sur les cordes de la harpe magique, en tirait une harmonie berçante ; le lac tranquille se pailletait des mille feux que projetait cet ensemble de pierres chatoyantes ; ces fleurs réunies remplissaient l'atmosphère d'un parfum pénétrant.

A son approche, l'horrible bête leva sa tête hideuse et, comme fascinée par le spectacle radieux, plongea vivement et suivit l'éblouissante apparition. Odette sentait le souffle puissant du monstre se rapprocher d'elle. Toute tremblante, elle lança son bateau léger tout droit à la caverne, passage redouté et ténébreux de la rivière voisine. Elle se sentait emportée dans sa course à travers les rochers, la mignonne fée, née d'un brillant arc-en-ciel. Le monstre suivait toujours ; sa masse énorme faisait clapoter l'eau de plus en plus près.

Le scintillement des pierres féeriques mettait des rayons aux parois de la caverne sombre, la harpe magique éveillait les échos harmonieux de cet affreux passage et le parfum des fleurs cueillies dans l'arc-en-ciel s'élevait puissant et délicieux. Ce n'était pas étonnant que même un monstre fut entraîné par cette voluptueuse vision.

Elle parvint enfin à l'entrée de la rivière et confiant au courant rapide sa coquille nacrée, elle sauta vivement sur la grève. Longtemps elle suivit des yeux le bateau enchanté et le monstre qui, l'un et l'autre, furent emportés par les flots tumultueux de l'océan immense.

Par un charme magique, les fées puissantes fermèrent l'entrée de leur lac paisible à de nouveaux envahisseurs.

Odette nous a délivrées de notre hôte redouté, qu'elle soit notre reine ! dirent bien haut les heureuses Ellènes.

\* \* \*

—Laissons maintenant parler Modeste, dirent les doctes et les sages du royaume.

Une mignonne créature s'avança timidement et ne sut que répondre à la fée majestueuse qui lui demandait en souriant avec un peu de malice, quelle œuvre elle avait entreprise ?

Mais, voyant son embarras, la fée majestueuse reprit :

—Tu es une noble enfant. Aurore a élevé un palais splendide, qui restera un honneur pour elle, un monument grandiose pour le royaume ; mais éloigner les grains de sable qui menaçaient de détruire l'œuvre de sa rivale, est quelque chose de plus admirable encore. Borner son ambition à trouver tout le jour les perles brillantes pour aider la brave petite Odette à accomplir son courageux dessein, est plus grand, plus beau que de faire face au monstre marin et de braver les dangers de la caverne mystérieuse. Rien ne saurait nous être plus utile que l'exemple d'une créature bien-faisante, donnant ses ailes brillantes, s'oubliant elle-même pour faire triompher ses sœurs. Modeste a gagné la couronne.

—Vive Modeste, notre reine ! clamèrent les mignonnes Ellènes.

Aurore et Odette placèrent en seurrant la couronne

(\*) Cette poésie est extraite de : " Femmes Révées," par M. Albert Ferland. Cet ouvrage, en cours d'impression, ne paraîtra que dans le courant du mois prochain.

d'or sur le front rougissant de Modeste. Elles étaient si belles, si belles dans leurs longues robes de neige, avec leurs cheveux flottants les enveloppant de leur voile d'or, que les grands arbres de la forêt abaissaient leurs feuilles, et que les fleurettes jolies inclinaient leurs corolles diaprées sur leur passage en signe d'admiration !

(Imité de l'anglais)

ALICE G...

## CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

### LES AUTOMATES CÉLÈBRES

Jacques Vaucanson a certainement été le roi des inventeurs de curiosités mécaniques. Dans la naïveté de son esprit, il a égalé sinon surpassé les hommes les plus habiles.

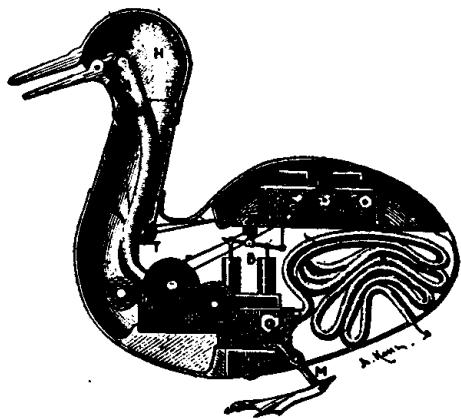
Dans le 1er livre des *Odes d'Horace*, on lit qu'un Grec, nommé Arkytas, fabriqua un pigeon qui, mû par un mouvement mécanique, voletait de place en place. Mais ce jouet antique n'était rien comparé aux merveilles mécaniques du même genre produites par l'époque moderne.

Jean Müller fabriqua une mouche automatique, qui volait autour d'une table pendant le dîner, et qui venait se placer sur la main de son inventeur, au grand étonnement des convives.

Philippe Camus décrit un groupe automatique extraordinaire, spécialement construit pour Louis XIV. C'était un carrosse minuscule auquel étaient attelés plusieurs chevaux, et qui tournaient autour d'une table. En partant, le cocher faisait claquer son fouet, et les chevaux commençaient à se cabrer puis, se calmant, prenaient le trot. Le carrosse s'arrêtait devant le roi, et le laquais, sautant de son siège, ouvrait la portière à une dame magnifiquement vêtue, qui s'avavançait vers Sa Majesté, saluait gracieusement, lui présentait un placet et remontait dans le carrosse. Le laquais refermait la porte, remontait sur son siège, le fouet claquait de nouveau, et les chevaux s'éloignaient au galop.

Vaucanson fit encore mieux. Son canard automatique était, pour les connaisseurs, un objet d'admiration. L'oiseau marchait en se balançant, comme les gens de sa race, en recherche de nourriture, saisissait avec son bec et avalait les grains placés devant lui. " Ces grains, dit un article de la *Biographie Universelle*, passaient dans l'estomac, faisaient série de triturations, qui en facilitaient l'introduction dans le tube intestinal et lui en faisaient accomplir, jusqu'au bout, les différentes phases de la digestion."

Il était impossible, paraît-il, de distinguer ce canard d'un canard véritable. Il barbotait dans l'eau et chantait tout comme un autre. Heureuse bête !



A. mouvement d'horlogerie.—B. pompe pour introduire les aliments dans l'estomac et les en expulser.—C. moulin pour broyer les grains.—E. tube intestinal.—H. tête.—J. bec.—M. pattes

CANARD AUTOMATIQUE VAUCANSON

Le "Joueur de flûte" de Vaucanson était peut-être encore plus étonnant. C'était un personnage de grandeur naturelle et à la mode de l'époque, se tenant près d'une colonne brisée, sur laquelle il s'appuyait légèrement.

Cette figure jouait une douzaine d'airs différents. Pour obtenir ce résultat, il y avait à l'intérieur du



MISS LEAH MAY, LA GÉANTE AMÉRICAINE

personnage, tout un système de poids qu'actionnaient des soufflets. Ceux-ci, par un tube invisible, lançaient l'air dans la flûte qui était une simple flûte ordinaire.

Or, et c'est là ce qui était le plus merveilleux, pour obtenir la modulation, et par conséquent un air complet, les doigts de l'automate étaient mobiles et fermaient hermétiquement les trous de la flûte, lorsqu'il le fallait, puis se relevaient, chacun à leur tour, suivant les notes à rendre, entraînés par des cordes et des fils tendus et relâchés par le jeu d'un cylindre denté.

Il y a environ soixante ans, un bijoutier de Boulogne construisit un merveilleux jongleur automatique. Ce personnage correctement vêtu de noir, accomplissait plusieurs tours de prestidigitation avec une remarquable dextérité. Voici un de ses tours : il frappait plusieurs fois sur une table, et en faisait sortir un œuf. Il soufflait ensuite sur celui-ci et en faisait sortir un oiseau qui battait des ailes, chantait et rentrait dans l'œuf ensuite. Ce dernier tour terminait la séance.

P. Jonnier

## LA GÉANTE AMÉRICAINE

Miss Leah May a sept pieds et demi. Elle est née à New-York en 1879.

C'est l'impressario Georges Woodward qui s'est

chargé de promener ce phénomène à travers le monde, et qui l'exhibe en ce moment à Prague, Autriche.

A l'ouverture de l'Exposition de Chicago, Miss Leah May fut invitée, par la présidente du "Comité des Femmes," Miss Potter Palmer, une millionnaire bien connue aux Etats Unis, à assister aux solennités de l'inauguration. Un banquet faisait partie du programme, qui fut suivi d'un bal auquel assistait M. MacKinley, le président actuel des Etats-Unis. Fut-il assez galant pour demander une danse à Miss Leah May ? Nous en doutons, car la légende nous apprend que la géante dut s'abstenir de valser, faute de trouver un cavalier à sa taille.

## LA DOULEUR

Qu'elles soient fières nos âmes, qu'elles soient plus hautes surtout, que tout ce qui pourrait nous aimer ! Souvenons-nous toujours que la douleur est un outil de précision dont Dieu se sert pour ciseler un chef-d'œuvre, les belles âmes !

Et que c'est déjà mériter de l'infinie justice comme de l'infinie bonté, que de savoir goûter, ainsi qu'il convient, l'âpre volupté des déchirements !

EMMA BERNIER.

Le moindre "J'ai eu tort" vaut mieux que mille explications ingénieuses.—BONNET.

## LE SEMEUR

*Seul à son grand labour sous le ciel inclément,  
Le semeur, dans le champ, promenait sa main lente ;  
Un charlatan, dormant sa fanfare insolente,  
Sur un tertre voisin monta pompeusement.*

*Il eut autour de lui la foule en un moment,  
Fit ses tours, harangua de façon turbulente,  
Flatta fort ses oïsons, et, séance tenante,  
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.*

*Le semeur, dans le champ, menait son pas tranquille ;  
Le charlatan, piqué, tança cet indocile :  
" Eh ! là-bas, l'homme au sac qui balance ta main,*

*Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?  
Que fais-tu, quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ? "*  
*L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain ! "*

LOUIS VEUILLOT.

## SOUVENIRS DE ROME

A la demande de beaucoup de familles de zouaves pontificaux, ou alliées à ces familles, nous reprenons la publication des *Lettres* de notre excellent ami et compagnon d'armes, M. Léon des Carries.

Nos lecteurs voudront bien se rappeler qu'il sortait alors du collège Sainte-Marie, où il avait fait de brillantes études, mais enfin, ce n'était qu'un adolescent (il n'avait que dix-huit ans). On doit aussi avoir égard à ce que nous écrivions souvent nos lettres au milieu d'un bruit assourdissant, ceux qui n'écrivaient pas éprouvant un malin plaisir à taquiner, à exaspérer même celui qui écrivait. Que voulez-vous ! C'était la vie du soldat. Et Dieu sait si le soldat—surtout les zouaves—était fait pour laisser son voisin en paix ! Que de lazzi, que de brocards, que de farces ! Et tant pis pour celui qui se fâchait ! Il pouvait... recommencer. Cela dit, nous commençons.—F. PICARD.

## EN ROUTE POUR NEW-YORK

J'étais en route pour la Ville Eternelle avec cent trente-six de mes compatriotes. Les citoyens de Saint-Jean nous saluèrent en passant, en nous présentant une magnifique adresse. Déjà les cris de " Vive Pie IX ! " se font entendre ; ce sont les premiers cris qui s'échappent des cœurs dans le voyage, mais ce ne seront pas les derniers. Enfin, en quittant Saint-Jean, nous quittons les confins de notre pays, c'est là que plusieurs d'entre nous entonnèrent la chanson d'*Adieu à la Patrie*, pour plusieurs d'un éternel adieu !

En même temps, notre beau Canada disparaissait à nos yeux et la nuit commençait à nous envelopper de son manteau : c'était le temps du silence. Chacun faisait ses réflexions. Pour moi, je pensais à la tristesse qui devait régner dans le cœur de mes parents. Cependant, le chemin de fer nous emportait sur ses ailes, et le silence durait depuis un assez long espace de temps quand, tout à coup, l'on entend le cri de " Saint-Alban " ; nous étions arrivés à une des petites villes des Etats-Unis, mais comme c'était la nuit, nous n'avons pu rien voir, bien que nous soyons restés deux heures à attendre un train en retard. Il était minuit, et déjà la faim commençait à se faire sentir ; nous ne lui avons pas beaucoup donné le temps de faire trop de ravage, car nous nous mîmes bien vite en frais de combattre ce nouvel ennemi. Nos sacs, qui étaient encore tout pleins, se virent bientôt allégés du fardeau dont nos bons parents les avaient chargés. Enfin, la paix étant conclue avec nos estomacs, nous continuâmes notre route vers New-York, et le lendemain, vers sept heures du soir, nous débarquions pour aller loger au collège Saint-François-Xavier de New-York.

Là, nous sommes reçus par les RR. PP. Jésuites, qui nous prodiguent toute espèce de soins, comme de bons pères font à leurs enfants. Ils s'empressent de donner à leurs hôtes tous les amusements qui semblent leur être agréables. C'est une soirée dramatique improvisée, dont le succès fit plaisir à tout le monde.

L'heure du coucher étant arrivée, il nous fallut nous installer pour nous reposer un peu, et nous n'avions pour tout lit que les bancs de la salle du théâtre ; j'en pris un sur lequel j'étendis la couverture que l'on m'avait donnée pour le voyage, je me couchai, et aussitôt e sommeil s'empara de moi ; tellement, que je dormis

comme sur un lit de duvet. Le lendemain, nous nous levâmes pour aller à la sainte messe à l'église de Saint-François-Xavier, messe qui fut dite par Sa Grandeur Mgr de Birtha. Après la messe, Monseigneur nous fit une petite allocution pour nous engager à nous tenir fermes dans nos convictions et nous encourager à soutenir les droits de l'Eglise contre les attaques des impies, à qui il n'a pas été donné de connaître les mystères du bon Dieu. *Vobis datum est noscere mysterium Dei, ceteris autem in parabolis !*

Ce sont ces paroles que Mgr Pinsonneault nous recommanda fortement de retenir.

Le samedi matin, nous avons été entendre la messe à l'archevêché de New-York, et aussitôt après nous sommes entrés dans le bateau à vapeur qui devait nous faire passer le grand Océan Atlantique.

## SUR MER

Déjà l'heure du départ sonne, tout se prépare dans le navire de la *Saint-Laurent*. Une grosse fumée noire sort de son large tuyau rouge, l'équipage lève l'ancre, nous faisons nos derniers adieux à nos compatriotes qui étaient venus nous conduire jusqu'à New-York, les voiles s'enflent, le rivage commence à disparaître à nos yeux...

C'était la première fois que je me mettais en mer, et, à peine avons-nous vogué quelques heures, qu'il fallut payer le tribut à l'impitoyable Océan. Nous avions beau faire des efforts énergiques pour nous soustraire à cette vilaine contribution ; c'était en vain, le collecteur venait à chacun de nous : " Allons, pas de résistance, payez à Neptune ce qui est à Neptune. " J'avais résisté jusqu'au soir sans payer une obole, mais vint un collecteur avec qui il n'y avait pas de rémission : " Allons, mon bon ami, pourquoi te faire tant prier ? paie donc ta quote-part, tu sais bien qu'il faut avoir des privilèges tout particuliers pour passer l'empire des eaux sans qu'il en coûte. " J'ouvre donc malgré moi les cordons de ma bourse, et la monnaie tombait dans ses mains comme la pluie tombe sur la terre, par un gros orage, tellement qu'il avait épuisé toutes mes ressources ; je faisais des efforts inouis pour lui en donner encore ; ah ! l'insatiable ! il me tourmentait d'une manière épouvantable. Son souvenir ne partira jamais de ma mémoire. Il avait le courage de m'arracher le cœur ! Enfin, me voyant dans une extrême indigence, il me laissa en paix.

Je me couchai pour me rétablir un peu, mais

j'éprouvais toujours du malaise, de me voir aussi pauvre ; je pris donc la résolution d'acquérir encore un peu de biens, je me mis à table et, au moment où je commençais à faire de l'argent, le cruel collecteur de la veille me l'arracha aussitôt. Tous mes efforts sont inutiles, et pendant huit jours il ne me donne pas de tranquillité. Malgré toutes ces petites difficultés provenant de la mer, nous avions parfois beaucoup de plaisir à nous railler les uns les autres, vu qu'il y en avait qui se vantaient que la traversée ne leur ferait rien, qu'ils étaient accoutumés à naviguer.

Le vent nous fut toujours favorable, et la mer se tint toujours assez calme, si bien que nous arrivâmes au Havre en onze jours de temps.

Avant de débarquer du *Saint-Laurent*, je dois vous faire connaître la manière dont nous étions traités.

Commençons par parler de nos cabines ; nous étions à peu près six par chambre ; nous avions chacun un lit bien garni et bien propre, chacun une serviette et une carafe d'eau pour deux. Les repas nous étaient servis quatre fois par jour et en abondance, les mets étaient variés et le vin ne manquait pas. Enfin, l'équipage avait beaucoup d'égards pour nous ; on nous donnait tous les soins possibles.

Enfin, le jour tant désiré était arrivé, nous abordions sur les côtes de la patrie de nos ancêtres, nous étions au Havre, en Normandie. Tout de suite, nous traversons la ville pour nous rendre aux chars, et sans perdre de temps le chemin de fer nous emporte vers Paris. A sept heures du soir, nous sommes dans la capitale de la France.

Dans la gare du chemin de fer à Paris, les chefs de notre détachement voulurent nous donner quelques commandements à haute voix pour nous faire prendre nos rangs, mais les autorités du lieu leur en firent défense, disant que nous devions nous rendre sans bruit à notre hôtel. Malgré tout, nous marchâmes sur deux rangs jusqu'à l'hôtel Fénélon, tout près du séminaire de Saint-Sulpice, où un magnifique souper nous attendait ; car M. Moreau, notre aumônier, nous avait devancés, en débarquant à Brest, chemin plus court de cinq heures, et avait fait préparer toute sorte de bons mets.

Après avoir pris quelque nourriture, fatigué comme j'étais, je commençai à voir pour m'installer. Je pris donc une chambre où il y avait trois lits. Cette chambre était occupée par un monsieur des Chambres, étudiant en droit, qui voulut bien nous la céder. Mes



Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

MUSICIENS SAUVAGES DU VILLAGE DE CAUGHNAWAGA (PRÈS MONTRÉAL)

deux compagnons de nuit furent MM. Champagne et Patenaude : ce dernier était celui qui devait emporter la tête de Garibaldi en Canada. Je me réserve, en temps et lieu, l'histoire de notre célèbre tireur. Le lit qui m'échut en partage avait toutes les vertus requises pour me plonger dans un profond sommeil, mais il me semblait que j'étais encore en mer et qu'à tout moment j'étais ballotté, de sorte que je ne dormis presque pas, de même que lorsque je débarquai du vaisseau, en marchant je me trouvais encore comme sur le navire.

Je descendis donc vers les six heures du matin pour aller entendre la sainte messe à l'église Saint-Sulpice avec tous mes compagnons d'armes. Cette messe fut célébrée par le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice et après la messe ce vénérable vieillard nous parla du but de notre voyage, et nous fit remarquer que nous étions les descendants des premiers colons que ce séminaire avait conduits à Ville-Marie, en Canada ; il paraissait fier de nous voir.

Avant de quitter la Capitale, les principaux voulurent nous faire visiter les plus célèbres monuments de leur ville.

M. Louis Veillot se chargea du soin de la direction, il nous conduisit à Notre-Dame, la superbe et antique cathédrale de Paris, puis au Panthéon, et enfin en beaucoup d'autres endroits dont je ne me rappelle pas les noms. Tous ces monuments sont d'une richesse incomparable ! Vraiment, il nous faisait peine de quitter Paris pour reprendre notre route, mais enfin, nous n'étions pas venus pour Paris.

Trois heures sonnent ; nous devons quitter les plaisirs que cette grande ville procure, pour faire une seconde halte à Lyon, où nous arrivons le lendemain matin, à sept heures. Là, Mgr Charbonnel nous attendait. Il s'informa des familles qu'il avait connues, il me parla très affectueusement, me demandant des nouvelles de mes parents, me disant qu'il avait bien connu mon père chez qui il était souvent descendu.

Notre séjour à Lyon ne fut pas de longue durée, nous n'avons eu que le temps de visiter Notre-Dame de Fourvières, et en revenant de cette église nous eûmes le bonheur de recevoir la bénédiction de Son Eminence le cardinal de Bonald. J'ai aussi rencontré le R. P. Bertrand, S. J., qui fut quelque temps à Montréal. Nous eûmes à peine le temps de déjeuner.

Comme nous nous dirigeons vers la gare, Mme la marquise de la Quenville fit présent au commandant Taillefer d'un beau bouquet, que Mlle DesPortes lui présenta à notre passage. Cette marquise nous fit en outre présent d'une magnifique médaille en or, qui portait pour inscription : " Notre-Dame de Fourvières — Aux Zouaves Pontificaux Canadiens à leur passage à Lyon." (Ce beau souvenir de la noblesse française est déposé dans la cathédrale de Montréal.)

C'est à Marseille que nous faisons la dernière halte en France pour reprendre le bateau à vapeur. C'est dans cette ville maritime que nous nous mîmes sous la protection de Notre-Dame de la Garde, cette puissante protectrice des voyageurs. Nous avons visité son temple, bâti par les vœux des marins. L'extérieur de cette petite église est tout en pierre de taille, la façade est surmontée d'une large tour qui renferme une cloche pesant quarante huit mille livres. Sur le haut de cette tour est la statue de la sainte Vierge, dont la hauteur est de trente pieds, toute en bronze. L'intérieur de la chapelle est en marbre de toute sorte de couleurs ; les murs sont recouverts d'ex-voto et la voûte en est remplie. Tous ces ornements proviennent des voyageurs qui ont échappé aux tempêtes.

Après ce petit pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, nous fûmes reçus par Mgr Place, évêque de Marseille, avec toute la bienveillance si connue des évêques de France. Il nous félicita de notre dévouement tout en nous souhaitant du succès dans notre entreprise et une heureuse traversée sur la Méditerranée.

Comme nous allions embarquer dans le *steamer* qui devait nous conduire à Civitavecchia, un Italien, partisan de Garibaldi, commença à nous insulter en nous sifflant. Notre commandant Taillefer, qui n'avait pas froid aux yeux, lui demanda raison de ce mépris.

— Ce n'est pas vous que je siffle, dit cet étourdi, c'est votre drapeau.

Car nous marchions drapeau en tête.

— Eh ! bien, reprit notre chef, en le poignant au collet, puisqu'il en est ainsi ce n'est pas seulement nous que vous insultez dans ce mépris de notre drapeau, mais c'est aussi la cause que nous défendons. Rétractez à l'instant ce que vous venez de faire, si non...

L'individu, tremblant de tous ses membres, se soumit à l'instant.

Lorsque ces choses se passèrent, j'étais déjà à bord du vaisseau, et je n'attendais que l'heure du départ. Ce fut vers les neuf heures du matin que nous quittâmes le pays de nos ancêtres.

Les côtes de Marseille disparaissaient à nos yeux, nous ne voyions plus que le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, qui, lui aussi, se fondit bientôt dans l'espace. Le vent était favorable, et le bâtiment nous menait à toute vapeur vers le but de notre voyage. En deux jours le trajet fut fait, nous arrivions vers huit heures du soir dans le port de Civitavecchia, où nous fûmes obligés de passer la nuit, parce que les autorités militaires avaient pour consigne de ne laisser débarquer personne, si ce n'est en plein jour.

A sept heures du matin, chacun était prêt à débarquer pour aller voir la petite ville de Civitavecchia.

Enfin, nous étions en Italie ! Nous approchions de Rome, la ville des papes, la ville sainte, la Ville Eternelle !

Nous ne passâmes que deux heures à Civitavecchia ; mais c'était assez. Et lorsque retentit le coup de sifflet de la locomotive s'ébranlant pour ne nous descendre qu'à Rome, un sentiment indéfinissable étreignit nos cœurs... et nous attendîmes anxieusement que le garde-convoi nous ouvrit les portières, au cri de : Roma, Roma !...

LÉON DES CARRIÈRES.

## LE RETOUR DU LABOUR

(Voir gravure)

Voilà une superbe scène champêtre, fréquente dans notre belle Acadie.

Presque chaque jour, ou plutôt chaque soir, cette scène sublime dans sa gracieuse simplicité se reproduit de 1608 à 1750... quand l'Anglais avide, rapace, froidement cruel, résolu de s'emparer du sol de ces paisibles agriculteurs, de voler les propriétés améliorées, mises en grande valeur par nos hardis devanciers.

La spoliation la plus inique, la persécution la plus néfaste, la plus terrible, passa comme un ouragan sur les Acadiens.

Ruinés, dépourillés, ils se virent séparés l'un de l'autre, le père envoyé dans des îles inhabitables, la mère traînée sur les routes, épuisée, sanglante, éperdue, appelant la mort comme seul sauveur en ces moments de honte pour tout ce qui faisait partie du genre humain—les uns, à cause de leur perfidie, de leur infernale méchanceté ; les autres, par suite de leur lâche complicité, comme en 1870, lors de la prise de Rome et de l'anéantissement de l'armée pontificale ! Et les enfants, petits ou grands, filles ou garçons, livrés aux Anglo-Saxons d'Amérique !...

O Albion ! ton compte sera lourd, quand sonnera l'heure des vengeances des peuples écrasés sous ton talon rouge, rouge du sang des martyrs !

— Puis, une accalmie se fit ; on laissa respirer ce qui restait d'un peuple valeureux qui, s'il eût été aidé quelque peu par le roi fainéant, faux monnayeur et libre jouisseur Louis XV, eût chassé l'Anglais, relevé ses forteresses et ses villes, et vécu sans nouveaux soucis, sans trop de regrets des disparus, puisque c'était Dieu même qui les avait récompensés !

Et l'on revit, chaque année à l'époque où les petits oiseaux recommencent leurs chants d'amour, où les forêts, à l'éclosion des frêles bourgeons, remplissent à nouveau l'air des senteurs les plus enivrantes, on revit le jeune époux acadien revenir après sa dure journée de travail, accompagné de sa gracieuse épouse portant dans ses bras l'héritier des vertus d'héroïques et chrétiennes races, suivis l'un et l'autre des pacifiques bœufs ayant tout le jour étiré sans trêve ni répit leur interminable sillon ; quand la feuille jaunissante trem-

blera aux dernières brises, épeurée d'aller rejoindre les feuilles déjà décharrées ses prédécesseurs, l'heureux couple s'en ira encore, précédant les deux grands bœufs, chercher la moisson d'or qui fournira le pain et l'aisance pour les temps durs du long hiver canadien.

Il a gagné ce pain à la sueur de son front ; le sillon a rendu cent pour cent, parce que le sang des martyrs l'a fécondé ; le pain n'est jamais dur ni amer, en Acadie, parce que le pauvre en a sa part, parce que pour ceci et pour la gloire de ses confesseurs, Dieu l'a béni à jamais !

DE THERMES.

## M. FALLIÈRES, PRÉSIDENT DU SÉNAT

C'est M. Fallières qui, ayant obtenu la majorité des voix, a été élu Président du Sénat français, en remplacement de M. Loubet.

M. Fallières, sénateur républicain du Lot-et-Garonne, est né dans ce département, à Mézin, le 6 novembre 1841. Avocat et conseiller général, il était maire de Nérac, quand il fut, en 1876, élu député. Il n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être constamment réélu.

Sous secrétaire d'Etat à l'intérieur, dans le cabinet Ferry, M. Fallières prit lui-même ce portefeuille dans le cabinet Duclerc et, à la chute de ce ministère, M. Fallières devint président du Conseil, mais ce nouveau ministère ne dura que 22 jours.



Il fut deux fois ministre de l'Instruction publique dans les cabinets Ferry (1883) et Tirard (1899) et deux fois ministre de la Justice dans les cabinets Tirard (1887) et de Freycinet (1890). Il avait été également ministre de l'Intérieur dans le cabinet Rouvier (1887).

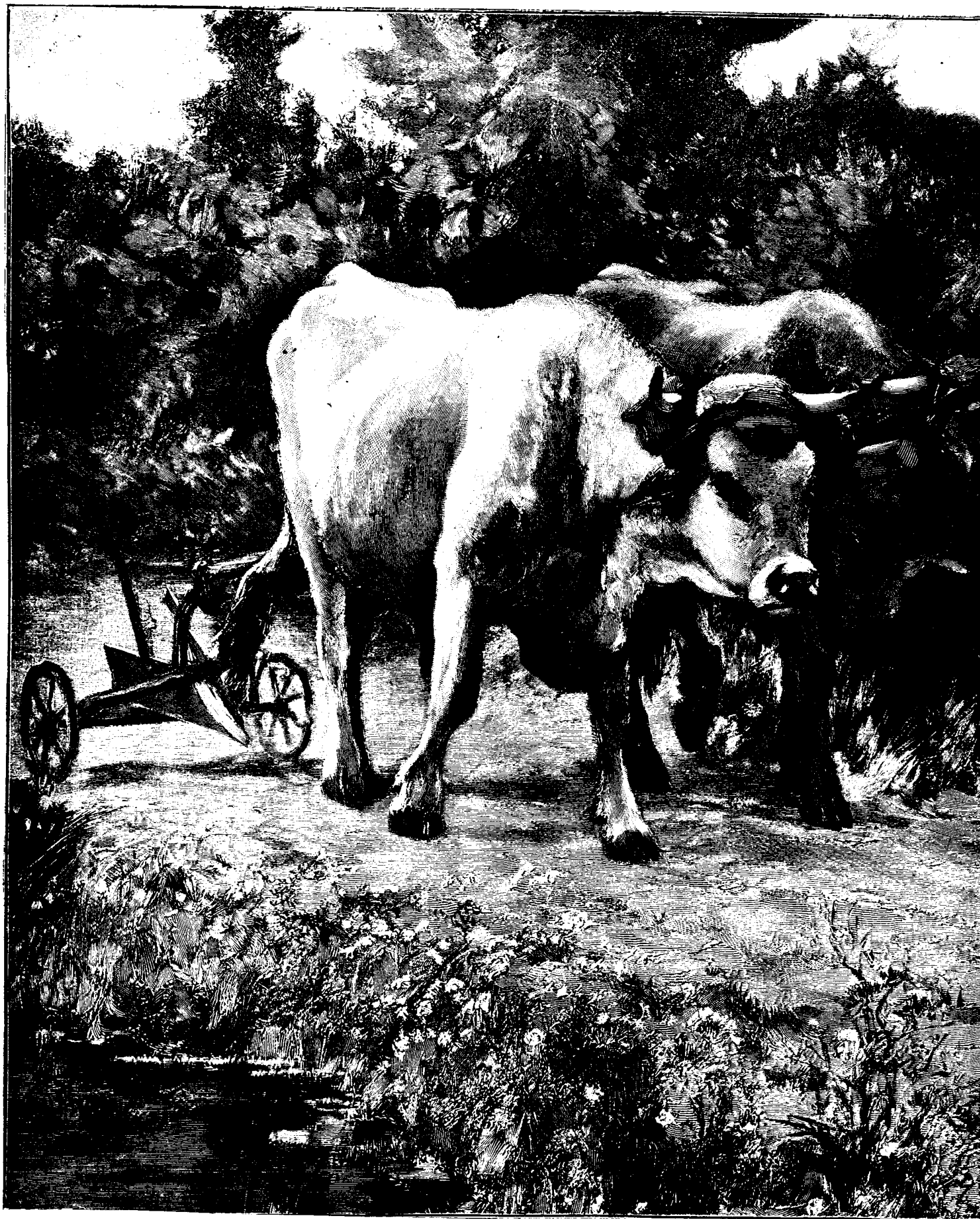
M. Fallières avait été élu sénateur le 8 juin 1890. Depuis quelque temps déjà, il semblait ne plus vouloir jouer aucun rôle actif dans la vie publique et cherchait à s'effacer. C'est un homme sympathique, simple et modeste dans ses allures, ayant le don de persuader sans effort, dépourvu d'ambition personnelle et prenant presque autant de soin à s'effacer que d'autres en mettent à se faire valoir.

C'est cet ensemble de qualités qui a certainement fait élire M. Fallières et qui fait présager que le nouveau président sera, dans la haute situation où l'ont placé le respect et la sympathie de ses collègues, le digne successeur de M. Loubet.

On a vu des hommes qui venaient, disaient-ils, assurer le bonheur de la classe nombreuse, commencer par anéantir les trésors d'espérance, de courage et de résignation que la foi lui donnait. Quel législateurs, grand Dieu !

Certes, ils poussaient loin la présomption et l'audace, ceux qui, sans craindre l'effroyable responsabilité dont ils se chargeaient, promirent de trouver dans leur génie les moyens de remplacer la source du bonheur qu'ils tarissaient pour la société. Ne les condamnons pas, ils étaient en démence.— Droz.





SCÈNE ACADIENNE. — LE



LE RETOUR DU LABOUR

## L'ANGE DE LA CHARITÉ

## LÉGENDE SYMBOLIQUE

*J'ai lu quelque part un vieux conte  
Dont j'ai gardé le souvenir.  
Il est touchant, et je raconte  
Ce que j'en ai pu retenir.*

\* \* \*

*Pauvre, une petite orpheline  
Vivait près d'un méchant parent,  
Qui, sans cœur et d'humeur chagrine,  
Se montrait dur, intolérant.*

*C'est par miracle—un jour de fête—  
Qu'il donne à l'enfant quelque chose,  
Lui permettant d'aller en quête  
De gâteaux, bonbon et joujoux.*

*La petite fut enchantée,  
Mais, pour choisir, quel embarras !  
Lors elle aperçoit, attristée,  
Une vieille, un enfant au bras.*

*Elle va droit à la pauvre,  
Lui met son trésor dans la main,  
Songeant à l'affreuse détresse  
De ceux qui souffrent de la jaim.*

*La femme, qu'émeut cette aumône,  
Caresse de son doigt glacé  
La chère petite, et lui donne,  
En échange, un vieux sou percé.*

*„ Avec ce sou-là, lui dit-elle,  
„ Si tu fais un signe de croix,  
„ A tes pieds, tomberont, ma belle,  
„ De l'or, des bijoux, de ton choix. ”*

*L'enfant, tout en quittant la vieille,  
Adresse au Ciel une oraison,  
Et le divin signe—ô merveille !—  
Fait pleuvoir de l'or à foison.*

*Elle ramasse, radieuse,  
Cet or qui, passé par sa main,  
S'en va remplir la main calleuse  
Des malheureux manquant de pain.*

*Même elle pense à sa famille,  
Et, loin de lui tenir rigueur,  
Elle enrichit, l'aimable fille,  
Ce parent qui fait son malheur.*

*Ange de charité sur la terre,  
Pour elle ne conservant rien,  
Des pauvres appui tutélaire,  
Elle passe en faisant le bien !*

*Puis, un jour, à bout de largesses,  
L'ange s'envola dans les cieux,  
Riche de toutes les richesses  
Que sema l'enfant généreux !*

LOUIS ARGOIN.

## MUSICIENS SAUVAGES

(Voir gravure)

A douze milles environ de Montréal, à un mille de Lachine, en amont du Saint-Laurent, se trouve la jolie petite paroisse indienne de Caughnawaga.

Ce village, situé tout près du chemin de fer du Pacifique Canadien, avec gare pittoresque et originale, est entièrement peuplé de descendants d'Iroquois. Presque tous sont catholiques, et, tant que les blancs aux langues fourchues ne leur versent pas l'eau de feu, ces pauvres gens sont très paisibles. Je les ai vus souvent à Lachine chez un excellent ami du MONDE ILLUSTRÉ, M. Lafleur, le grand fabricant de cidre.

Nos bons sauvages (cela surprendrait bien des Européens, s'ils savaient que si près de Montréal nous avons des réserves de sauvages !) nos bons sauvages, dis-je, pour être à la hauteur du progrès et de la civilisation, ont organisé un petit—oh ! si petit !—corps de musique, rappelant vaguement les maîtres des bas-tringues d'Europe.

On ne peut que les féliciter, les encourager à souffler, taper, râcler : la musique adoucit les mœurs. Nous espérons les aller entendre : nous ferons une bonne critique musicale de leurs œuvres, quoique,

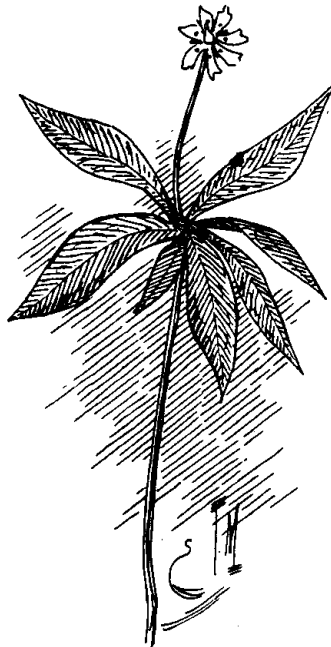
nous l'avouons avec entière humilité et sincérité, nous ne connaissons rien de la musique. On ne pourra du moins nous traiter de partialité révoltante !

Nous souhaitons que nos braves musiciens aillent, de temps à autre, rehausser les cérémonies de l'église : ils montreront par là leur reconnaissance au bon et dévoué prêtre qui s'est totalement sacrifié pour eux.

## NOS FLEURS CANADIENNES

LA TRIENTALE.—*Trientalis americana*.—(Famille des primulacées)

Jolie, jolie plante que la Trientale. De fait je ne crois pas que l'on puisse imaginer rien de plus agréable à l'œil, dans une plus grande simplicité, et, comme le disait Mme Traill, dans ses études sur la vie des plantes au Canada, la Trientale, si elle eût été connue des anciens herborisateurs, qui donnaient de gracieux noms aux fleurs, eût mérité d'être appelée l'Herbe d'innocence. Elle en a la candeur et le charme.



Elle ne recherche pas les endroits découverts, débordant de lumière, elle aime les lieux ombragés et on la rencontre ordinairement autour des grands arbres. C'est là qu'elle étale pudiquement sa beauté de fleur blanche étoilée, au haut bout d'un long pédoncule axillaire, au-dessus d'une unique couronne de feuilles transparentes, d'un vert pâle.

*E. J. Massicotte*

(Reproduction interdite)

## BIBLIOGRAPHIE

*Tout Paris sous la Main*.—La fin de notre siècle aura réalisé un véritable miracle de typographie et de bon marché : le *Paris-Hachette* qui pour 3 fr. 75, met en 1600 pages sur trois colonnes, Paris tout entier sous la main.

La première partie de cet annuaire illustré de Paris pour 1899 contient près de 3000 rubriques sur les Pouvoirs Publics, les Services Administratifs, l'Enseignement, les Sciences, les Lettres, les Arts, le Commerce, l'Industrie.

La deuxième partie donne 140000 adresses de l'Industrie et du Commerce parisiens.

La troisième partie, la nomenclature de toutes les Rues de Paris.

La quatrième partie, les adresses Mondaines de toutes les notabilités parisiennes avec indication de leur jour de réception et de leur villégiature.

C'est quatre Annuaires en un seul.

Tous ceux qui, de près ou de loin, ont des relations avec Paris ou y sont appelés par des affaires, comprendront l'utilité d'un pareil livre qui réunit de si nom-

breux renseignements et offre, en outre, à ses acheteurs, un grand Plan complet de Paris et 10 bons pour 10 billets de théâtre à prix réduit pour une ou deux personnes.

L'édition de 1899 du *Paris-Hachette*, qui vient de paraître, est illustrée de 1,150 portraits et de nombreuses statistiques pittoresques reflétant le mouvement vivant de la grande capitale.

*Lectures pour Tous*.—Le 6e numéro des *Lectures pour Tous*, qui vient de paraître, offre dans ses 96 pages, illustrées de 110 gravures inédites, une suite d'articles qui unissent tous les genres d'intérêt, où les uns trouveront à s'instruire, les autres à se distraire, justifiant en un mot, le succès toujours croissant de cette publication vraiment populaire.

En voici le sommaire : L'impératrice Errante, Elisabeth de Bavière, Impératrice d'Autriche ; Rembrandt, sa Vie et son Œuvre, par E. Michel ; Pavots d'Asie, Fleurs de Morts des Races Jaunes ; Les Voitures du Monde ; Le Sergent Bourgogne, ses Mémoires sur la Campagne de Russie ; Voyage d'un Anglais aux Régions interdites, Exploration de M. Savage Landor à travers le Thibet inconnu (fin) ; Les Routes de l'Air, la Coquette du Pôle Nord et la traversée de l'Afrique en ballon ; Le Roman d'un Roi, roman, par Antony Hope ; Les Plumes merveilleuses, conte musulman, par Michel Antar ; La Complainte du Déserteur, chanson populaire harmonisée par J. Tiersot.

Les *Lectures pour Tous*, d'un prix si modique, 50 centimes, constituent la vraie Revue populaire. Abonnements. Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.—En vente chez Fauchille, rue Sainte-Catherine.

*La Grande Revue*, revue mensuelle, contenant 264 pages au moins.—Abonnement pour l'Etranger : Un an, 36 fr. ; 6 mois, 19 fr. ; 3 mois, 10 fr.—Bureau, 11, rue de Grenelle, Paris—Voici le sommaire du 1er avril :

Le retour de Jean-César Brun, par Ed Rod ; Les Bysantines, par P. Adam ; Nos divisions navales et leurs points d'appui, par W. de Duranti ; Georges Souris et la Renaissance de la poésie grecque, par M. Lami ; L'avocat Barbier et son journal, par Léo Claretie ; Mélika, par Jean Aicard ; Impressions de musique, par Louis Doyen ; Chronique, par M. Théaux.

## LE HOME

CONSEILS

Il n'est plus de mode de mettre de bougies dans les flambeaux et les candélabres, mais bien de petites lampes à pétrole spécialement fabriquées pour cela. C'est d'un très joli effet, d'un luxe économique, et l'usage s'en répand de plus en plus. On les couvre de petits abat-jour uniformes si elles servent à la décoration d'un couvert dans des candélabres ou dans des bouts de table. A cet effet, on ne peut rien rencontrer de plus pratique, le pouvoir éclairant de ces petites lampes étant très supérieur à celui des bougies.

Si, au contraire, on place les flambeaux ainsi arrangés dans un salon, de ci, de là, sur une table à jeu, sur un piano, etc., dispersés un peu partout, je conseillerai de les orner d'abat-jour disparates de formes et de couleurs : rose ou rouge dans les coins sombres, vert auprès des joueurs, jaune à côté du piano, le jaune étant très lumineux.

Certains de ces petits abat-jour sont faits tout en pétales de fleurs de soie très légère, rose, lis, pavot, etc., d'autres de quatre à cinq de ces fleurs disposées en couronne.

Ces pétales ou ces fleurs sont posées sur de légères montures en mousseline de soie, qui laissent toute la transparence à ces fleurs lumineuses qui semblent magiques.

Pour les lampes à pied, pour les lampes Duplex, on fait immenses les mêmes abat-jour composés alors de grands pétales. C'est une vraie féerie. En entrant dans une pièce ainsi éclairée, on se croit transporté dans le royaume des fleurs.

LA MODE

JAQUETTE MARGUERITE HAUTE NOUVEAUTÉ

Ce vêtement se fait en drap de teinte claire beige, bleu hussard, rouge ou vert myrte, il se double en satin assorti, et se garnit tout autour de 3 rangs de piqûres ; le col, légèrement ouvert, laisse passer une cravate faite de dentelle ou de mousseline de soie.



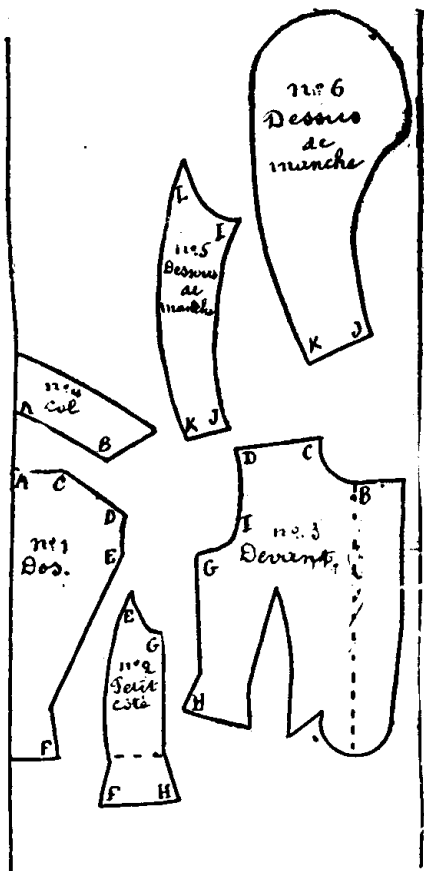
MODÈLE DE LA JAQUETTE MARGUERITE

Cette veste se compose de 6 morceaux :

No 1.—Dos ; sans couture au milieu.

No 2.—Petit côté ; se raccorde au dos par EF.

No 3.—Devant croisé ; une pince l'ajuste, le milieu du devant est indiqué par 2 crans. Il se raccorde au petit côté par GH, au dos par CD.



PLAN DE LA JAQUETTE MARGUERITE

No 4.—Col évasé ; se taille double sans couture, se raccorde au dos à A, devant à B.

No 5.—Dessous de manche.

No 6.—Dessus de manche ; se raccorde au-dessous par IJKL.

Cette manche se monte à l'emmanchure à la lettre I. Mesurage : 61 pouces sur 57 pouces.

PROPOS DU DOCTEUR

LES CHEVEUX

Vaut-il mieux posséder une chevelure brune, blonde ou rousse ? A cette question la réponse n'est pas aisée : tout dépend du point de vue auquel on se place. Je laisserai de côté la question de beauté ; car à discuter les mérites des blondes, des brunes et des rousses, je m'exposerais à me voir égratigner le visage par les ongles de toutes les jolies petites mains appartenant aux têtes dont la nuance aurait été déclarée par moi inférieure.

Je ne parlerai donc des cheveux qu'au point de vue de leur solidité. Les chevelures rousses sont moins sujettes à la chute que toutes les autres. Les cheveux roux sont relativement plus gros que les autres.

Trente mille cheveux suffisent à couvrir honorablement la tête d'un roux, tandis qu'il en faut cent cinq mille en moyenne, c'est-à-dire plus du triple, pour ombrager efficacement le crâne d'un brun ; quant aux blonds, avec trente mille cheveux ils sont presque chauves : ils en ont couramment de cent quarante mille à cent soixante mille. Cinq cheveux blonds occupent donc en moyenne la même surface qu'un seul cheveu rouge. Dans ces conditions, vaut-il mieux posséder une chevelure brune, blonde ou rousse ? Que chacune de vous réponde elle-même à cette question. C'est pour moi la seule façon d'esquiver les orages que déchaînerait une réponse.

L'ART CULINAIRE

*Poulet au kari.*—Coupez soigneusement un poulet en morceaux, faites-le revenir, ajoutez une cuillerée de farine, mouillez ; mettez sel, poivre, une gousse d'ail, deux clous de girofle, une pincée de poudre de kari, petits oignons, et laissez cuire environ une heure. Servez avec du riz cuit à la vapeur ou simplement à l'eau.

*Gâteau méringué au rhum.*—Pilez très fin un quart de pralines blanches à la vanille avec un quart de sucre en poudre ; faites du caramel blond dans un plat tout autour. Battez à neige six blancs d'œufs, mêlez les avec la pâte des pralines où vous avez ajouté un petit verre de rhum, puis versez le tout dans le plat creux et mettez cuire dans un four doux pendant une heure et demi. Renversez le gâteau sur un plat pour le servir, ajoutez-y une sauce au rhum sur laquelle vous posez çà et là de la gelée de groseilles, de coings ou de pommes, à volonté.

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Phillips, le gérant du Français, a fait un heureux changement dans son programme. Après une longue série de drames où se voyaient les horreurs ou les travers de notre pauvre humanité, nous assistons cette semaine, à un spectacle d'une douceur fort reconfortante *The Peaceful Valley*, de sol. Smith Russell.

M. Benjamin Horning tient le rôle de Hosea Howe. M. Rich et Mlle Callahan ont chacun un rôle où ils pourront donner toute la mesure de leurs ressources dramatiques, s'ils n'ont pas trouvé moyen de les donner jusqu'aujourd'hui.

M. McGrane a un " vilain rôle " qui lui va à ravir. Au vaudeville, MM. Hughes et Hughes sont engagés pour nous faire rire dans un acte *A Model Husband*, qui leur est spécial et qu'ils prétendent d'un effet irrésistible.

Dorothy Drew nous arrive de Londres avec les meilleures recommandations.

SCIENCE AMUSANTE

LA BAGUÈ SUSPENDUE AUX CENDRES D'UN FIL

Faites dissoudre, dans un peu d'eau, une pincée de sel commun et, pendant vingt-quatre heures, laissez-y tremper du fil moyenne grosseur ; lorsqu'il sera sec, si vous passez une bague fort légère dans ce fil, et que la tenant suspendue, vous y mettez le feu, ce fil brûlera sans que pour cela la bague cesse d'être soutenue, pourvu qu'on ne laisse pas vaciller la bague pendant cette opération. Aussitôt qu'on touchera ce fil, il s'en ira en poussière et la bague tombera.

FAIRE PASSER UN ŒUF AU TRAVERS DU GOULOT D'UNE CARAFE

Faites tremper longtemps un œuf bien propre dans du vinaigre fort. La coquille de cet œuf devient de plus en plus mince, les sels calcaires dont elle est formée se dissolvant dans ce liquide, elle prend bientôt la mollesse d'une baudruche, d'un parchemin, etc.

A cet état, l'œuf prendra toutes les formes que vous lui donnerez, et pourra s'allonger suffisamment pour passer au travers du goulot d'une carafe.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Sur cinq pieds blasphémateur,  
Sur trois animal parleur.

CHARADE

Au piquet les joueurs recherchent mon Premier.  
La carpe, qui n'est plus au sein de la rivière,  
Se livre à mon Second de plus d'une manière ;  
A la guerre souvent on donne mon Entier.

ÉNIGME

Quand la nuit lentement enveloppe la terre ;  
Quand tout dans la nature est silence et prière ;  
Quand le sommeil a clos depuis longtemps vos yeux,  
J'arrive doucement, à pas mystérieux.  
Vous m'aimez, je le sens, car, souvent pour vous plaire,  
J'amène auprès de vous une image bien chère  
Et je viens vous bercer d'une douce illusion  
En vous faisant revoir une chère vision.  
Repoussant un instant vos heures de souffrance,  
Je vous donne, en retour, un rayon d'espérance,  
Un moment de repos ; j'endors votre douleur,  
Car je suis pour vous tous l'ange consolateur.  
Mais, quand le jour naissant ouvre votre paupière,  
Quand sous vos blancs rideaux pénètre la lumière,  
Quand s'éveillent les nids, à l'aube du matin,  
Je disparaîs bientôt, car tel est mon destin.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 780

Enigme.—Miroir.

Charade.—Mariage.

Métagramme.—Rive, Ride, Rime, Rire.

GRAVURE-DEVINETTE



Cet employé d'express est à la recherche d'une femme pour lui remettre le bouquet qu'il porte. Où est cette femme ?

# L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOIJARD

(Suite)

Elle sourit même d'un air assez malicieux en avouant à Florence qu'elle avait toujours pensé que cela finirait ainsi, et qu'elle n'avait pas fondé de très grandes espérances sur elle, comme bâton de vieillesse.

— Tu as mieux à faire qu'à perdre ton temps près d'une incurable, ajouta-t-elle en l'embrassant une dernière fois ; va guérir lord Ruthwen, et, si tu veux que je te pardonne de t'en aller, reviens nous voir quand vous serez mariés.

Ce fut sur cette parole d'encouragement ponctuée de l'expressive pression de mains de la bonne Angélique, que la jeune fille quitta ses vieilles amies.

Mais, en dépit de cette impression rassurante, le long trajet se traîna pour elle dans les plus pénibles alternatives de tourments et d'espérance.

Le moindre arrêt exaspérait son impatience ; elle brûlait les étapes, ne ressentant pas plus la fatigue de ce cahotement sans trêve que si son corps fût devenu d'acier.

Mélanie, passive, la suivait du chemin de fer au bateau, du paquebot au railway, un peu ahurie, très dépaysée par le langage inconnu et les contrées nouvelles ; mais confiante, et satisfaite, quoiqu'elle se sentit les os rompus de cette vitesse de locomotion qui, seule, paraissait apporter quelque diversion aux angoisses de la "petite mignonne".

Elles devaient arriver à Dumbarton de bonne heure dans la matinée ; entre Lanark et Glasgow, elles virent se lever sur la campagne d'Ecosse un jour radieux, vraiment printanier, qui, malgré elles, les réjouit.

Le soleil, par-dessus l'arête des montagnes, envoyait ses premiers rayons semer d'étincelles d'or l'eau azurée du loch de Bothwell, et roser les gracieux coteaux de Paisley. Sur le seuil des chaumières, les femmes filaient leurs quenouilles chargées de laine ou de chanvre ; le long des sentiers, les hommes, l'outil sur l'épaule, s'en allaient, d'un pas allègre, bêcher leur champ ou émonder leurs arbres fruitiers.

Comme le train ralentissait sa marche pour franchir le pont de la Clyde, Flor, penchée à la portière, entrevit, sur les eaux du fleuve dans la brume éclaircie par l'aube ensoleillée, des pêcheurs qui chantaient gaiement en relevant leurs filets.

Ce doux matin de renouveau, tiède et limpide, semblait apporter à la terre les plus rayonnantes promesses de l'avril en fleurs, et avec elles l'espoir redescendait au cœur épeuré de Florence.

Mais, lorsque la locomotive eut stoppé devant la station de Dumbarton, le premier bruit qui frappa l'oreille de la jeune fille, à sa descente de wagon, fut le son grave d'une cloche. Elle reconnut celle de la paroisse catholique, et le tintement triste et lent d'un glas. Frissonnante, ne voyant plus ni le soleil d'or ni le ciel d'azur, oubliant que la fête de la nature et la chanson des gais bateliers lui avaient paru d'un joyeux augure, il lui sembla que c'était le deuil de ses espérances que sonnait la lointaine cloche, et, pour en fuir le chant lugubre, elle entraîna brusquement Mélanie hors de la gare.

Mue par un sentiment mal défini, elle n'avait voulu prévenir de son retour personne à Kilmore, pas même le fidèle Archie. Elle dut donc prendre sur l'esplanade un *brougham* de louage.

L'allure des chevaux n'étant pas assez vive au gré de sa poignante anxiété, elle stimula le zèle du *coachman* par l'appât d'un si généreux pourboire, que bientôt la voiture vola sur la route accidentée, au risque d'y verser vingt fois.

Enfin les tourelles de Kilmore-Castle profilèrent leur fine silhouette dans le lointain ; chaque tour de roue les rapprochait, rendant plus distincte, à travers les arbres sans feuilles encore, la masse imposante du vieux manoir.

Florence fit arrêter le *brougham* un peu avant d'atteindre la grille, et, laissant la pauvre Mélanie se débrouiller tant bien que mal avec le cocher et les bagages, elle courut en avant, le cœur battant avec une telle impétuosité qu'elle en percevait les coups sourds heurtant les parois de sa poitrine.

Kilmore-Castle semblait désert. Dans le parc, elle ne rencontra âme qui vive ; nul autre bruit que celui des branches sèches craquant sous son pied n'en troublait le profond silence.

En arrivant à l'endroit où elle avait eu avec Gérald sa dernière conversation, elle jeta autour d'elle un coup d'œil angoissé, comme si elle eût redouté de le voir surgir à ses côtés, d'entendre encore sa voix mordante et dure, de croiser l'ironique regard de ses yeux cruels.

Elle était bien seule et traversa, sans être aperçue, tous les communs ; mais quand elle passa devant la porte grande ouverte des écuries, Tahib, dans son box, se mit à piaffer follement, avec de joyeux hennissements.

Florence atteignit enfin le perron ; à peine lui restait-il la force de soulever le lourd marteau du portail, au montant duquel elle s'appuya défaillante.

Brice, qui se présentait, eut, en la voyant se dresser soudain devant lui, aussi blanche qu'un fantôme, un recul si brusque, un tel sursaut de frayeur que, se méprenant sur la cause de cette émotion, elle crut être arrivée trop tard.

— Archie ! gémit-elle en se suspendant au bras du vieux domestique ; Archie, parle moi, dis vite... l'oncle Noll... ?

Brice dont le visage ridé était très altéré, hocha tristement sa tête blanche.

— Ah ! petite miss !... Le docteur Mathon est avec *lui* et vient de le piquer à la morphine... presque de force, car vous savez que, pour souffrir, il a un courage de martyr. Mais tout de même la nuit avait été si mauvaise !... Master Mathon a voulu absolument... Et il est faible, le pauvre enfant !...

Il faillait que l'honnête Brice fût bien profondément troublé, pour négliger ainsi, en parlant du lord de Kilmore, les cérémonieuses appellations et son habituelle solennité de langage.

En cet instant, la souffrance et le péril mortel d'un côté, le dévouement sans borne de l'autre effaçaient entre le maître et le serviteur les distances sociales... Noll Ruthwen n'était plus que "l'enfant" éperdument aimé du vieux serviteur fidèle qui l'avait élevé.

— Mène-moi vers lui, dit Flor, d'une voix frémissante.

— C'est que, balbutia il, très perplexe, je ne sais... il n'est pas prévenu... et une surprise, en son état... J'ai peur, voyez-vous ?...

— Ah ! s'interrompit-il, avec un soupir de délivrance, voici le docteur.

James Mathon, l'air préoccupé, sortait des appartements de Noll ; il ne leva les yeux qu'à l'appel d'Archie Brice, et se trouva tout à coup en face de Florence, qui haletait d'angoisse.

Ses épais sourcils se froncèrent terriblement.

— Vous ?... ah ! vous ! gronda-t-il d'un intraduisible accent de colère et de reproche, comme si, ne sachant à qui s'en prendre de son impuissance, il eût voulu faire d'elle l'auteur responsable du mal dont souffrait lord Ruthwen.

Flor, courbée sans défense, très humble sous cette accusation dont il semblait l'accabler, joignit les mains, suppliante :

— Oh ! docteur, implora-t-elle, avec une douceur à attendrir un tigre, mon bon docteur, permettez que je le voie !...

Il hésita un instant, le front barré d'un pli soucieux, et, durant cette mortelle seconde, il parut à Flor que tout son sang fuyait de ses veines.

— Hier, murmura-t-il enfin, d'un ton concentré, pour galvaniser ce cœur qui semble ne plus avoir la force de battre, j'en étais arrivé à souhaiter une réaction, une secousse... ; celle-ci ne sera-t-elle pas trop violente pour sa faiblesse ?

Il réfléchit encore, le visage contracté ; puis, dans un geste brusque, prenant soudain son parti :

— Allons, venez ! dit-il rudement.

Et pour lui seul, tout bas, il ajouta dans un haussement d'épaule découragé :

— C'est risquer le tout pour le tout... .

Lorsqu'elle franchit le seuil de la chambre où si souvent elle avait pris des leçons de Noll ; lorsqu'elle se retrouva à la porte du cabinet de travail, du cher "grognoir" où bien qu'il ne lui fût plus possible de travailler, Olivier Ruthwen se faisait encore porter chaque jour, de grosse larmes jaillirent de ses yeux.

Ethel Stone, assise sur une chaise basse, au coin du foyer, sa figure plus blafarde et ses longues papillotes plus éplorees que jamais eut à sa vue un mouvement d'épouvante et se souleva, prête à crier.

James Mathon, impérieusement, lui commanda le silence.

Noll, à demi allongé, dans la détente des nerfs et le calme factrice dus à l'action de la morphine, la tête renversée sur ses coussins, les yeux clos, semblait dormir.

Cependant, il avait entendu la porte s'ouvrir, et croyant que c'était le fidèle Brice qui rentrerait :

— Archie ? dit-il d'une voix lente, presque insaisissable, sans relever ses paupières fatiguées ; Archie, tout à l'heure, Tahib vient de bannir comme autrefois... quand notre petite Flor... et, le croirais-tu ?... cela a suffi pour que mon faible cœur se reprit à palpiter douloureusement.

# LACHE !

PAR MME LA BARONNE S. DE BOUARD

(Suite et fin)

—Je le dois... Mais crois bien que je déchire mon cœur en même temps que le tien... O mon mari, toi que j'ai choisi et aimé entre tous, parce que tu partageais ma foi religieuse en même temps que mes sentiments, parce que nos cœurs et nos âmes étaient pareils et leur fusion complète, écoute-moi. Ne nous séparons pas... ce serait peut-être pour jamais... Michel, ne préfère pas un monde indifférent à tes enfants, à ta femme, au ciel et à Dieu !... Je t'en supplie, tiens, me voici à genoux... à tes pieds... Michel, au nom de notre constante tendresse, au nom des chères petites têtes de nos enfants, au nom du Maître et du juge de tous, je t'en conjure, immole un faux point d'honneur au salut de ton âme... Ne te bats pas, Michel !...

Eperdue, Suzanne se traînait sur ses genoux, les mains levées vers son mari ; ses joues pâles se marbraient de l'ardent sillon des larmes, et son regard exprimait la plus éloquente supplication...

Michel Raincy avait beau détourner les yeux, abaisser le front sur sa main crispée, il ne pouvait fuir ce regard vers lequel le sien était attiré comme par un invincible aimant.

Il avait beau se raidir contre lui-même : son cœur et sa raison parlaient tout à la fois très haut et redisaient les paroles qu'avaient prononcées Suzanne. Oui, elle disait vrai, l'aimante et vaillante femme, Michel avait à choisir entre la condamnation du monde et celle de Dieu ; entre le mépris des hommes et celui de sa conscience, entre un déshonneur fictif et un déshonneur réel, une véritable déchéance... Serait-il moins fort que Suzanne, qui d'un front affermi voyait venir l'orage et se résignait à toutes les injustices sans vouloir dévier de la ligne du devoir...

Michel releva lentement son front courbé : il était extrêmement pâle.

Un tableau splendide, œuvre d'artiste et de chrétien, occupait la place d'honneur dans le cabinet de travail de Raincy : il représentait, au sommet désolé du Calvaire, le Christ agonisant sur son gibet... Michel le contempla longuement.

Suzanne, toujours à genoux, lui prit la main, la serra sur sa poitrine.

—Il nous a appris le premier à monter le sentier, fit-elle de sa voix douce et persuasive. Oh ! regarde-le bien... Vois s'il a souffert, s'il a été humilié, méprisé... C'est notre Dieu, notre ami, notre modèle ; de là il nous commande, il nous aide, il nous attire à lui, Michel, n'hésites pas à le suivre...

—Ma femme, toi, tu ne me mépriseras pas, si...

—Si tu as le courage de faire ton devoir, si dur qu'il soit ? si tu renonces aux faveurs du monde pour suivre librement la voix de ta conscience ? Mais je t'admèrerai plus que jamais...

—Songe que le déshonneur rejaillira sur nos enfants...

—Ils s'élèveront au-dessus de la honte imméritée...

—Suzanne, si un jour ils m'en voulaient de la leur avoir imposée...

—Ah ! Michel, ne le crois pas... Dieu surpasse en générosité ceux qui sacrifient tout à sa loi... Tes enfants t'aimeront, te vénèreront comme un martyr. Moi, leur mère, leur guide et leur conseil, je m'en porte garante... Le jour où tu soumettrais tes actes à leur jugement, ils te répondraient tous : " Tu as bien fait, mon père, et nous sommes fiers de toi..."

Michel Raincy releva sa femme, et, l'attirant sur son cœur :

—Tu m'as vaincu, dit-il... Je ne me battrai pas...

La résolution seule lui coûtait à prendre, seul le combat contre sa conscience le brisait ; une fois sa décision arrêtée, Michel se sentit plus calme. Suzanne ne le quitta point et près d'elle son courage se retrempait à une source vive.

Ah ! qu'il en eut besoin !... Tout ce qu'il avait prévu de douloureux et d'humiliant se réalisa. Le Calvaire semblait se faire plus aride et plus rocailleux à mesure qu'il le gravissait.

Dans toute la ville ce fut un étonnement sans bornes qui se nuança aussitôt du plus écrasant mépris... Quoi Raincy ! Michel Raincy, le brillant forestier, le journaliste ardent et convaincu, celui qui défendait en apparence si bravement les principes d'honneur et de loyauté, Raincy n'était qu'un lâche se dérochant au moment du péril et dévorant honteusement une insulte au lieu de la laver dans le sang !...

Michel ne pouvait se renfermer chez lui : aux premiers pas qu'il fit il rencontra la froideur, les dédains, l'hostilité... Ceux de ses amis qui ne lui tournaient pas le dos ouvertement le fuyaient avec une affectation systématique.

Quand les devoirs de sa situation l'appelèrent dans les bureaux de ses supérieurs hiérarchiques, de ses collègues, qui autrefois lui témoignaient la plus franche affection, on se borna à la stricte politesse administrative.

Suzanne, muet et attentif témoin des souffrances de Michel, souffrances dont l'écho fidèle retentissait en son cœur, lui conseilla de donner sa démission.

—Reprends ton indépendance, ta liberté, nous irons vivre en cénobites à la campagne, où nous rêvions d'être ainsi l'un à l'autre sans fâcheux, sans importuns entre nous. La solitude nous sera douce et la chère nichée la peuplera suffisamment.

—Et les ressources, Suzanne, et la vie quotidienne, et les frais d'éducation et d'entretien de ces pauvres enfants, comment y pourvoirons-nous ? Nos économies sont si minimes...

—Nous travaillerons...

—Toi, Suzanne ?...

—Pourquoi pas ? Je peindrai des écrans, des éventails, maman les fera vendre discrètement à Paris, elle est liée avec les dames patronnesses de toutes les œuvres.

—Profaner ton pinceau, ton cher talent, que je voulais garder pour moi seul...

—Ne sois pas égoïste, fit-elle en souriant : partager avec les petits, travailler pour eux, n'est-ce pas encore là un noble but ?

—Et moi, que ferai-je ?...

—Toi, tu écriras. Une plume comme la tienne ne doit pas se rouiller... Au lieu d'un article de "Variétés," bâclé à tes loisirs, tu en soigneras cinq ou six, tu composeras des romans, des feuilletons, et autres choses...

—O chère et courageuse femme !

Mais quand il frappa à la rédaction du journal où on le connaissait bien, dont le directeur lui avait dit maintes fois : " Pourquoi vous refusez-vous à être mon collaborateur assidu ? Je vous logerais toujours en première page, vous méritez bien cet honneur..." à peine voulut-on le recevoir. Le directeur, se dérochant, fit dire qu'il était sorti ; le secrétaire de la rédaction prit du bout des doigts, sans toucher la main de Michel, le manuscrit roulé, y jeta un coup d'œil négligent et le posa sur le cuir vert de son bureau.

—Mon Dieu ! monsieur, fit-il avec une sorte d'hésitation comme s'il eût pesé ou cherché ses mots, je ne sais si nous pourrions insérer votre article : nous sommes inondés de ces "Variétés." C'est un genre que tout le monde veut adopter maintenant, et nous en refusons, dans le tas, qui ont une réelle valeur... nous en refusons même de nos confrères, même d'écrivains fort autorisés... En somme, vous ne faites de la littérature, du journalisme, que de loin en loin...

—Je m'y mettrais volontiers d'une façon plus assidue, dit Raincy, et votre directeur me disait l'autre jour que si je voulais prendre place...

—Oh ! nous sommes au grand complet... D'ailleurs, cher monsieur, il vous serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'aborder le journalisme : nous sommes en butte à des attaques parfois très vives ; on ne ménage pas toujours les personnalités, et souvent les corps de plume appellent à leur suite les coups d'épée. Dès lors...

—C'est bien, monsieur, répondit Michel très pâle ; je comprends pourquoi le directeur n'a pas voulu se charger de me recevoir.

Il salua froidement et sortit.

Les tempes battaient, le sang bruissait autour de son cerveau, et son cœur lui semblait gonflé au point de vouloir éclater.

Que ferait-il donc si on lui fermait obstinément toutes les voies ? Lui faudrait-il, les bras croisés, voir sa femme se tuer au travail et le fantôme de la faim menacer ses enfants ?

N'était-ce pas une puissance démoniaque qui habitait ce monde et liguait ainsi la majeure partie des hommes contre ceux qui tentaient d'accomplir leur devoir sans compromission et sans défaillance ?

La seule sympathie qu'il eût trouvée sur sa route, la seule approbation qui l'eût encouragé, c'étaient celles de son curé et du supérieur des Oblats. Ce dernier, sachant les cruelles épreuves qui accablaient Raincy, n'avait plus voulu entendre parler du règlement des trimestres d'étude, assurant que le collège était trop heureux de conserver ses deux plus brillants élèves. Le curé de Saint-Epvre, après avoir soutenu Michel de ses encouragements les plus affectueux, s'était employé à lui venir en aide d'une manière effective et sans froisser une fierté que le malheur rendait plus ombrageuse encore.

Il procura à Raincy une situation modeste, mais honorable, rappelant au forestier sa première carrière : la gérance d'une immense propriété dans les forêts des Vosges... Les appointements étaient peu élevés ; mais Michel était libre et solitaire, mais l'air des montagnes fortifiait les quatre petits ; et Suzanne, une fois le chalet rangé, le ménage en ordre, trouvait le temps de peindre ses écrans et ses éventails ; la flore des Vosges, riche et sauvage, lui fournissait des

modèles variés et originaux. Dans cette paix, Michel eût pu vivre heureux, et cependant les nuages qui assombrissaient son front ne se dissipèrent point. Quand Suzanne, émue et inquiète, l'interrogeait, il souriait et, par un grand effort de volonté, secouait son amère préoccupation. . . . Mais, la nuit, la jeune femme l'épiait encore, et le sommeil trahissait la constante pensée de Michel. . . . Elle l'entendait murmurer dans un rêve cruel et obsédant, toujours le même, toujours les mêmes paroles. . . .

—Lâche, Michel Rainey, lâche et déshonoré ! . . .

Hélas ! elle avait espéré le consoler de tant de mépris immérités, de tant d'humiliations injustes : la blessure serait-elle mortelle ? . . .

Rainey pâlisait et maigrissait à vue d'œil. La solitude lui pesait et pourtant il fuyait les hommes. Parfois il levait les yeux au ciel et gémissait douloureusement avec une intonation accablée :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi le devoir est-il si austère et si rude, ou pourquoi mon âme est-elle si faible ? . . .

Un jour, ce fut une telle rumeur dans les montagnes, dans tout le pays, partout, que l'écho en vint jusqu'au chalet solitaire. Depuis longtemps Michel ne lisait plus les journaux et, vivant en reclus, ignorait les bruits du monde. Mais celui-ci était trop retentissant pour ne pas vibrer jusqu'au cœur des forêts, jusqu'au sommet des montagnes. . . . Toute âme française en tressaillait d'une étrange et poignante émotion : la guerre venait d'être déclarée à la Prusse.

Michel, qui tenait la nouvelle d'un garde forestier, son ancien subalterne et son plus proche voisin, rentra au chalet, le cœur battant à se rompre, le regard enfiévré, le visage coloré d'une rougeur ardente.

En le voyant, Suzanne, qui jetait sur la soie rose pâle d'un écran des gerbes d'asphodèles aux fleurs capricieuses, laissa échapper palette et pinceaux, et, pâlisant, courut à lui.

—Qu'as-tu, Michel ? . . . Souffres-tu ? . . .

—Ecoute, lui dit-il d'une voix si altérée que sa femme devina plutôt qu'elle n'entendit les paroles. Ecoute, Suzanne, ce murmure grandissant qui monte de la plaine, c'est le roulement des tambours, c'est le pas d'une armée en marche, bientôt ce sera le bruit du canon qui tonne. Suzanne, comprends-tu, c'est la guerre ! . . .

—La guerre ! . . .

—Oui, la France est en danger, ses frontières sont menacées, elle appelle tous ses enfants à son aide. . . .

Suzanne appuya la main sur son cœur où quelque chose se brisait. Son regard, soudain angoissé, chercha à travers le rideau retombant du lierre et de la vigne vierge les quatre petits qui s'ébattaient avec des cris joyeux sur l'herbe du pré voisin, elle songea aux deux autres qui étudiaient à Nancy à la fois sérieux et insouciant ; mais rien ne la fit défaillir. Debout près de son mari, elle sentait en son âme un courage pareil à celui de Michel, et appuyant sa tête contre sa mâle poitrine :

—Engage-toi ! dit-elle d'un ton net et ferme. . . .

Rainey l'éteignit passionnément entre ses bras.

—Tu le veux, tu le permets ? demanda-t-il suffoqué par une immense joie ! O ma chère et vaillante compagne, sois bénie pour ton énergique et fidèle amour. . . .

—Oui, engage-toi, reprit-elle avec ardeur. Dieu est bon et je ne tremble pas, Michel, tu me reviendras. . . . Oh ! c'est notre revanche, notre réhabilitation. . . . Michel, tous vont s'incliner devant toi, on te rendra l'estime, la considération que tu as toujours méritée. . . . on t'admira. . . .

Le soir même il partait, et Suzanne, forte jusqu'au bout, ne pleura que lorsqu'il ne fut plus là pour voir couler ses larmes.

Michel s'offrit au premier corps franc qui s'organisait dans les Vosges. . . . Là, la bravoure, la témérité même n'étaient pas maintenues et réglées par une inflexible discipline, chacun pouvait plus librement suivre son élan. . . . Avec quelle ardeur il se battrait ! . . .

L'officier qui recevait les engagements fronça les sourcils en reconnaissant Rainey.

C'était un de ses amis d'autrefois, un riche propriétaire des environs de Nancy ; très brave et très patriote, il employait la plus grande part de sa fortune à l'organisation du régiment de francs-tireurs dont il avait demandé le commandement.

—Pardon, monsieur, dit-il presque involontairement, je dois me tromper. . . . ce n'est pas vous qui. . . .

—Pardon, monsieur, interrompit simplement Michel, mes croyances religieuses m'interdisaient le duel ; mais elles me commandent de servir ma patrie, de donner mon sang et, s'il le faut, de mourir pour la défendre.

L'officier ému se leva spontanément :

—Vous êtes un vrai brave, Rainey, s'écria-t-il, très ému : pardonnez-moi et donnez-moi votre main. . . .

Ce fut la première goutte de baume qui tomba sur le cœur ulcéré de Michel.

La guerre finie, les salons se rouvrirent non plus gais et jaseurs mais tristes, voilés de crêpe : on portait le deuil de bien des morts, le deuil de l'Alsace et de la Lorraine morcelées par l'ennemi.

Le salon de Suzanne Rainey était rempli de monde ; tout bas on y parlait de haine contre les vainqueurs et de l'espoir de la revanche. . . .

Rainey, debout, adossé à la cheminée, traçait déjà un nouveau plan de bataille. Il connaissait si bien ses forêts, il en savait toutes les ressources, et de sa voix chaude, vibrante, énumérait si éloquemment les facilités de la défense. Tout le monde l'écoutait charmé.

Il avait repris son élégant uniforme de forestier, vert et argent, à l'allure quelque peu militaire.

Quelque chose de plus militaire encore, c'étaient, au front, une belle balafre en biais, le bras droit brisé par un éclat d'obus, encore en écharpe ; et, au revers du drap sombre, brillant comme une goutte de sang vermeil, la rosette des braves.

Suzanne, rayonnante du plus légitime orgueil, ne quittait pas son mari des yeux, et, lorsqu'il eut fini de parler, comme un instant de silence admiratif et recueilli suivait ses ardentes paroles :

—Vous voyez, dit la jeune femme, fièrement, aux amis nouveaux et aux amis revenus d'autrefois, vous voyez que tous ceux qui ne se battent pas en duel ne sont pas des lâches ! . . .

## LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

### On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

### On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

### On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

# BOVRIL

### BON MOYEN

Le meilleur moyen de guérir la toux, la bronchite, les maux de gorge et les rhumes de poitrine est de faire usage du *Baume Rhumal*.

—L'essence de Vanille rapporte à Mexico près de de \$1,000,000 par an.

### LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MONTREAL

Correspondant de tous les journaux français. Nouvelles revues artistiques tels que la *Panorama*, *Paris la nuit*, *Paris s'amuse*, *Paris instantané*, *Le Salon*, *Le Livre d'amour*, à 25c chaque exemplaire. L'Exposition de 1900, hebdomadaire 15c. Modes françaises à 5c avec patron et paraissant toutes les semaines. —2

**POUR CHAPELETS DES RR PP.** Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

### LA BANQUE D'ÉPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette institution aura lieu en son bureau, rue Saint-Jacques,

**Mardi, le 2 mai prochain, à 1 heure p.m.**

pour la réception du rapport annuel et autres états et pour l'élection des directeurs.

Par ordre des directeurs,

HY. BARBEAU, Gérant.

### VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

### DR BERNIER

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

### Le Petit Windsor



Restaurant  
des Gourmets

101, RUE  
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.

A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Le jeu de football était considéré comme un crime, sous Henri VIII d'Angleterre.

—Durant les derniers 10 ans, il est mort en Angleterre 154 hommes et 237 femmes âgés de 100 ans.

—Il y a pas un pays au monde où les manufactures sont plus taxées qu'en Italie.

L'archange St-Michel, terrassant Lucifer Symbolise le Ciel triomphant l'enfer, Le baume sens pareil pour

triumpher du mal, Vous le connaissez tous, c'est le *Baume Rhumal*.

**...TRAITEMENT DOMESTIQUE...**

**Contre l'Ivrognerie**

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privés. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que l'on a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. E. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez: THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

**Mme PHILEAS NOLLET**

**Son médecin lui sauve la vie en lui disant de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre**

*En même temps, elle consulte les médecins spécialistes des Pilules Rouges, et grâce à leur traitement efficace, elle est rapidement guérie*

Toutes les femmes souffrantes savent par expérience qu'il n'y a pas de plus grand malheur que celui qui est affligé de maladies particulières à leur sexe. Et combien y en a-t-il parmi ces femmes ou jeunes filles ainsi affligées qui souffrent en silence et vont de plus en plus mal jusqu'à ce que leur maladie devienne chronique et qu'elles-mêmes soient devenues complètement invalides? D'autres après avoir pris à peu près de tous les remèdes sans aucun résultat et avoir dépensé beaucoup d'argent pour les médecins, s'en vont dans les hôpitaux pour se faire opérer sans succès. Beaucoup de vies ont été ainsi sacrifiées et beaucoup de souffrances infligées par des médecins qui se servent trop facilement du couteau comme remède suprême pour les maladies des organes féminins. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont prouvé être le remède le plus sûr, le plus prompt et le plus efficace dans des cas déclarés désespérés et incurables par les médecins, elles ont sauvé de l'hôpital et du terrible couteau des milliers de vies, elles ont ramené à la santé et au bonheur des milliers de femmes et de jeunes filles qui souffraient depuis des années. Lisez ce qui suit: "Depuis l'âge de 12 ans, j'avais continuellement souffert, mais depuis mon mariage, il y a dix ans, ma vie n'avait été qu'un long supplice. J'étais malade, et mon état empira tellement que je croyais mourir. Je passai tout l'hiver dernier au lit, les douleurs que j'avais dans le bas du corps n'étaient pas endurables. J'avais des maux de tête si violents que je voyais à peine clair, tous les membres engourdis, surtout le côté gauche. Je n'avais pas d'appétit et je souffrais de dyspepsie. Le médecin qui me soignait voyant qu'il ne pouvait rien faire pour me soulager, me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. De suite, je m'en procurai et en même temps j'écrivis aux médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ils me répondirent immédiatement



Mme PHILEAS NOLLET

ment en m'expliquant parfaitement ma maladie, et me disant de quel manière je devais prendre les Pilules Rouges. Ils m'écrivirent plusieurs fois, toujours prenant le plus grand intérêt et suivant toutes les phases de ma maladie. Ils me soignèrent si bien que trois mois après j'étais parfaitement guérie d'une maladie qui durait depuis plusieurs années. Je fais un appel aux femmes qui souffrent et je leur conseille de prendre les Pilules Rouges

du Dr Coderre et aussi de consulter en même temps les médecins spécialistes. Pour moi je leur dois la vie et le bonheur." Mme Phileas Nollet, d'Israeli, Co. Wolfe, Québec.

Nous prions instamment toutes les femmes et les jeunes filles qui sont malades depuis longtemps de ne pas retarder, mais de consulter immédiatement nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à payer et vous pouvez leur écrire aussi souvent que vous le desirez. Tous jours ils s'empresseront de vous répondre en vous donnant les meilleurs conseils appropriés à votre maladie. Vous n'avez rien à craindre en écrivant, car vos lettres sont strictement tenues confidentielles par les médecins. Adressez: DEPARTMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL. Les femmes et les jeunes filles préfèrent, consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

**Exposition de Modes!**

Saison 1899.

**Dernières Créations des Grandes Chapelières de Paris**

Des Modèles d'Élégance. De Petits Chefs - d'Œuvre d'Art.

**Nombreux Modèles**

De la Maison de Gibus de Paris et des autres Grandes Chapelières de renom.

Tous ces

**Admirables Chapeaux**

Tels que le *Cyrano*, le *Parisien* et l'*Artiste* sont établis en abondance au renommé . . . .

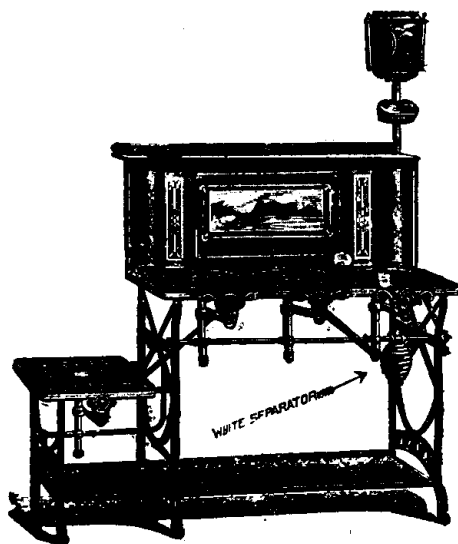
**Salon de Modes de Mlle Eva Routhier**

No 1777 Rue Sainte-Catherine.

Nos Élégantes sont priées de venir voir!

**Poêle à Gazoline "Insurance"**

**Le seul Poêle à Gazoline qui soit absolument sans danger.**



La belle saison va bientôt venir égayer nos foyers. Vous pensez déjà à la villégiature; mais ce qui vous fait horreur c'est la pensée de transporter cet immense poêle de cuisine qui changera l'air frais de votre maisonnette en une chaleur tropicale! S'il en est ainsi, coupez court à cette anxiété et venez voir nos magnifiques poêles. Si vous négligez vous aurez à vous blâmer, puisque vous pouvez vous procurer, à bon marché, un de nos poêles "INSURANCE" qui vous donnera entière satisfaction. Il vous épargnera 50% de combustible et ajoutera au confort de votre demeure. Notre poêle à Gazoline "INSURANCE" donne toute sa chaleur à vos marmites au lieu de la répandre dans la maison.

Notre stock est le plus complet et le plus varié du Canada.

Branche Canadienne:

**Hogue & Amesse**

Agents Généraux

No 1818 rue Ste-Catherine, Montréal.

Téléphone Bell, Est, 1575.

N. B. — Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement. On demande des personnes responsables pour nous représenter dans tous les villages et villes de la province. Demandez nos catalogues illustrés.



**HOMMES FAIBLES**



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**  
\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187. Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**L. J. A. SURVEYER**

6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUPELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE,**

Seuls agents au Canada.

**Corsets...**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.  
FERRISS, Etc., Etc.

**C.-J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

**LA NOUVELLE REVUE**

23, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT: Paris et Seine 50f 26f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale*, de France et de l'Etranger.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Marigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1892, rue Sainte-Catherine, Montréal

**U. PERREAULT**

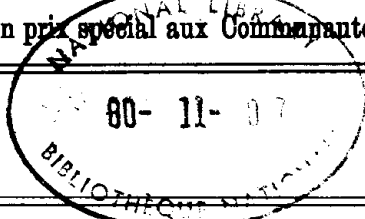
— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'ouillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commandants

30703



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie  
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame  
PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

L'Ouvrier, Le Bourgeois, Le Rentier, Le Marchand.

Trouveront des meubles à leur goût, à leur prix, en profitant de notre

**Grande Vente de Liquidation**

POUR CAUSE DE FIN DE BAIL

**Au Prix Coûtant et Au-dessous**

POUR CERTAINES LIGNES.

**N. G. VALIQUETTE,** 1575 rue Sainte-Catherine MONTREAL.

NOUVELLE

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

35 ANS D'EXPERIENCE

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**MALADIES DE LA PEAU** Rife, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

**Un PRÊTRE** de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 3 fr. Uniques, dépositaires, reconstituantes. 3 fr. Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France.